

Studia Antiqua et Archaeologica, IX, Iași, 2003

ÉTUDES SUR LA CRÉDIBILITÉ DE HÉRODOTE
II. Les campagnes du pharaon Sésostri en Asie et en Europe

MIHAIL VASILESCU
(Université de Iași)

Nous avons vu, dans l'étude précédente¹, que la narration d'Hérodote sur les pharaons Sésostri, Phéron et Protée n'était pas une création artificielle de l'historien, mais elle s'inspirait, dernièrement, des sources égyptiennes, auxquelles il appliquait l'étiquette générique de «prêtres égyptiens», en dépit du fait que, dans certains cas, l'essence égyptienne du récit a pu être diluée par les intermédiaires grecs. Cette observation reste valable, dans une certaine mesure, aussi pour les faits racontés par l'historien d'Halicarnasse sur les expéditions militaires de Sésostri en Asie et en Europe, mais, dans ce cas-là, l'empreinte grecque et personnelle est beaucoup plus évidente.

Née en Égypte, la légende du pharaon Sésostri a été acceptée par les Grecs, qui l'ont diffusée et fait connue au-delà des frontières de ce pays, et qui, grâce ou non à l'influence égyptienne, l'ont adaptée aux nouvelles réalités des époques hellénistique et romaine. Elle a stimulé également les savants modernes qui n'ont pas cessé d'interroger le texte d'Hérodote en se situant souvent sur des positions très différentes et en obtenant des résultats parfois contradictoires.

Nous n'avons pas l'intention, dans ces lignes, de nous attarder trop sur l'aspect historiographique du problème, mais nous devons souligner deux positions plus significatives des dernières décennies. La première, par ordre chronologique, est celle du savant belge, Claude Obsomer, *Les campagnes de Sésostri dans Hérodote. Essai d'interprétation du texte grec à la lumière des réalités égyptiennes* (Connaissance de l'Égypte ancienne), Bruxelles, 1989, 203 p., qui fait une analyse très détaillée du texte d'Hérodote par rapport aux découvertes archéologiques d'Égypte, Nubie, Syrie-Palestine et Ionie et par rapport à la situation des Colchidiens dans l'Empire Perse. Le livre est remarquable du point de vue de la méthode utilisée, et par la riche argumentation invoquée, en contribuant, dans quelques points, à une meilleure

¹ M. Vasilescu, *Études sur la crédibilité d'Hérodote. I. Les pharaons Sésostri, Phéron et Protée*, SAA, VIII, 2002, 83-126.

compréhension du texte d'Hérodote visé. Quand même la conclusion en est étrange et inacceptable: la narration sur la conquête de l'Asie et de l'Europe par Sésostris est basée sur une mauvaise compréhension de la part d'Hérodote des sources égyptiennes, qui en réalité décrivaient les campagnes du pharaon Sénusret II^{ème} contre la Nubie²

La deuxième est celle de l'érudit américain Martin Bernal, *Black Athena. The Afroasiatic Roots of Classical Civilisation*, vol. II, *The Archaeological and Documentary Evidence*, Rutgers University Press, New Brunswick, New Jersey, 1991, 736 p., où sa théorie sur l'influence égyptienne sur la civilisation grecque, formulée dans le premier volume paru en 1987, est soutenue aussi par l'activité spectaculaire de Sénusret (Senwosre) Ier (chapitres V-VI), qui a occupé de vastes territoires en Asie et en Europe, ayant comme frontières nordiques la Colchide à l'est et le Danube à l'ouest. Autrement dit, M. Bernal fait confiance totalement au récit d'Hérodote et des autres auteurs antiques et transforme le fantôme de Sésostris dans un grand conquérant qui a influencé profondément le

² C. Obsomer, *Les campagnes, cit., 5, Liminaire*: «Hérodote fut un des premiers à tenter de connaître et de comprendre ce pays insolite par excellence qu'était l'Égypte; il fallait l'intelligence, la curiosité obstinée, la bonne foi, l'honnêteté d'Hérodote pour avoir été aussi loin dans cette exploration d'une civilisation aussi incompatible avec la sienne. Tout ce qui allait de soi pour l'Égyptien, tous les repères de sa pensée, de sa religion, mais aussi de sa géographie, étaient déroutants pour Hérodote qui, par un énorme effort de réflexion, cherchait à relier toutes ces inconnues aux réalités que sa formidable érudition lui avait rendues plus familières. Malgré cela, une part du dialogue fut un dialogue de sourds, et ce qu'Hérodote crut comprendre n'eut parfois rien de commun avec ce que les prêtres égyptiens voulaient dire. Heureusement, environ 2413 ans après naissait Claude Obsomer. Sans doute ne connaît-il pas le grec aussi bien qu'Hérodote, ni la langue égyptienne comme les prêtres de Memphis, mais il a avantage de connaître les deux langues, d'avoir lu Hérodote et d'avoir profité des 150 ans d'égyptologie qui lui ont appris à pénétrer la pensée égyptienne mieux peut-être que ne le permettaient les difficiles contacts d'Hérodote et de ses informateurs. C'est parce qu'il avait une grande admiration pour Hérodote, sa méthode, son intelligence, et beaucoup de respect pour les prêtres égyptiens et leur profonde connaissance de leur passé que Claude a senti qu'on ne pouvait décemment accuser ces derniers d'avoir prétendu que Sésostris était allé jusqu'à la Thrace, pays dont ils n'avaient jamais entendu parler, et qu'il a pu expliquer pourquoi Hérodote - pour qui l'Asie et l'Europe étaient plus familières que l'Afrique ou la Nubie - avait pu si mal interpréter les informations qu'on lui avait fournies sur Sésostris». Voir aussi le compte rendu de G. de Lachenaud, REG, CIV, 1991, 287-288.

devenir historique de plusieurs peuples d'Europe et d'Asie. Malheureusement l'historicité de l'activité de Sésusret Ier dans cette aire géographique ne peut être soutenue avec les dates invoquées par l'auteur et ses critiques ont lui reproché, à juste titre, la méthode utilisée et la démesure dans l'emploi des sources antiques³.

Commentons dans les pages qui suivent les faits d'armes de Sésosstris en Asie et en Europe, tout comme Hérodote prétend les avoir appris des prêtres égyptiens. Ceux-ci ont lui dit que Sésosstris, après avoir soumis les habitants de la mer Érythrée, est revenu en Égypte où il a mobilisé une grande armée à la tête de laquelle il a parcouru l'Asie de long en large, en soumettant tous les peuples rencontrés en cours de route. D'Asie il est passé en Europe, en conquérant les Scythes et les Thraces, dont le territoire représentait le point le plus éloigné, où l'armée égyptienne est arrivée, parce que seulement dans ces endroits on retrouve les stèles égyptiennes érigées par le pharaon à la mémoire de ses faits et de ses soldats. De l'Europe il est revenu en Asie, en touchant le bord du fleuve Phasis, où une partie de son armée est restée, ces soldats étant probablement les ancêtres des Colchidiens, vivant à l'époque de l'historien (II, 102-104).

Si Hérodote a connu en effet des prêtres égyptiens le récit sur la conquête des Scythes et des Thraces par Sésosstris, alors nous devons admettre que leur narration représentait un stade tardif de développement de cette *gesta*, vu le fait que le règne des pharaons portant le nom de Sésusret a été apparu beaucoup plus avant à ces ethnonymes. Ils ont été ajoutés au récit par Égyptiens seulement après Cambyse a conquis l'Égypte, signe de leur orgueil national blessé. L'empire de Sésosstris apparaît, à ce stade de la légende, beaucoup plus étendu que l'empire perse à l'époque de Darius. Le roi perse n'a jamais régné sur l'Arabie (Hdt., III, 89 et 97) non plus sur l'Éthiopie et la Colchide (Hdt., III, 97) qui se trouvaient au bout de la terre, (Hdt., III, 97; IV, 45), mais Sésosstris les a occupées toutes (Hdt., II, 102 sqq., 110). Darius n'a pas conquis toute l'Inde (Hdt., III, 101) et toute la Lybie (Hdt., III, 91 et 96; IV, 197 et 204), mais Sésosstris a soumis toute l'Asie (Hdt., II, 102-103; Diod., I, 55, 2;

³ Pour le premier volume *Black Athena*, voir les opinions ramassées dans un numéro spécial de la revue *Arethusa*, *The Challenge of Black Athena*, 1989. Pour le deuxième, voir le vaste compte rendu de L.A. Tritle, *LCM*, 17, 6, 1992, 81-96. Pour les opinions professées par M. Bernal, voir aussi le volume édité par M.R. Lefkowitz et G.M. Rogers, *Black Athena Revisited*, Chapel Hill -London, 1996, surtout l'étude de E. Hall, *When is a myth not a myth? Bernal's "Ancient Moshe"* (reproduit avec corrections dans *Arethusa*, 25, 1992), 181-201.

Strabon, XVI, 4,4, p.769) et il a occupé probablement toute la Lybie dès le début de sa carrière (Hdt., II, 102 sqq.; Diod., I, 53,6). Darius n'a régné que sur les Thraces d'Asie, et sur ceux qui se trouvaient au bord de la mer Égée (Hdt., III, 90; V,2), mais Sésostriis les a tous occupés (Hdt., II, 103). Enfin, Darius n'a pu vaincre les Scythes, fait réussi par Sésostriis (Hdt., II, 103 et 110)⁴.

Il est évident que pour les Égyptiens de l'époque de la domination des Achéménides, la figure de Sésostriis symbolisait la supériorité des Égyptiens par rapport aux conquérants Perses⁵. A l'époque hellénistique, dans des circonstances historiques changées, le même personnage était confronté aux mêmes résultats avec Alexandre le Grand. Ainsi lit-on chez Diodore (I, 55, 3-4) que Seoosis (*scil.*, Sésostriis) a conquis toute l'Asie, y compris certains territoires et peuples auxquels Alexandre le Grand n'a pas réussi arriver, car il a franchi le fleuve Gange et il a avancé, à travers l'Inde, jusqu'à l'Océan, et dans la terre des Scythes il a pénétré jusqu'au Tanaïs⁶. Mais ce que nous savons de sources égyptiennes est le fait que

⁴ O. Kimball Armayor, *Sesostris and Herodotus'Autopsy of Thrace, Colchis, Inland Asia Minor, and the Levant*, HSCPh, 84, 1980, 59-60, avec de légères modifications.

⁵ Pour l'idée de la supériorité culturelle et militaire égyptienne, voir W. Helck, *Die Ägypter und die Fremden*, Saeculum, 15, 1964, 103 sqq.

⁶ Cfr. H. Kees, RE A₂, 1923, coll. 1870, s.v. *Sesostris*; P. Montet, *Germanicus et le vieillard de Thèbes* (Publications de la Faculté des Lettres de l'Université de Strasbourg, fasc. 106, Mélanges 1945), Paris, 1947, 48-53. Du même courant d'opinion fait partie une affirmation de Strabon, XVII, 1, 46, p.816, en conformité avec laquelle à Thèbes, sur certains obélisques se trouvaient des inscriptions d'où résultait que l'empire égyptien s'étendait jusqu'aux Scythes, aux Bactriens, aux Indiens et à l'Ionie. De même, dans le tardif cycle démotique de Pétubastis, l'un des fils de Inaros, Padikhonsu, s'est allié avec Serpot, la reine des Amazones, pour conquérir l'Inde, avant de revenir en Égypte. Pour ce dernier aspect, voir A. Volten, *Aegypten und Amazonen*, Wien, 1962, 6-7; N. Grimal, *Histoire de l'Égypte ancienne*, Fayard, 1988, 425. La prétention des Égyptiens, selon laquelle Sésostriis a eu un empire plus étendu que celui d'Alexandre le Grand ne pouvait pas rester sans réplique de la part des admirateurs du macédonien. Ainsi Mégasthènes (*FGrHist* 7 15 F 11a et 11b), ambassadeur des Séleucides à la cour Maurya, soutenu par Strabon (XV, 1, 6-7, p. 687) et par Arrien (*Ind.*, 5, 4), a nié toute autre campagne en Inde, sauf celle d'Alexandre; dans une lettre apocryphe de Cratéros, l'un des lieutenants d'Alexandre, pour sa mère Aristopatra, on relatait beaucoup de choses extraordinaires, introuvables chez un autre écrivain, tel, par exemple, le fait qu'Alexandre a avancé jusqu'au Gange (Strabon, XV, 1, 35, p. 702). Dans la version de Trogus Pompée, la position anti égyptienne est très claire: ce n'est pas Darius qui a été vaincu par

la politique extérieure des rois de la XII^e dynastie a visé surtout la Nubie et moins le territoire situé au nord de la péninsule Sinaï où l'on connaît une seule expédition militaire, de l'époque de Sénusret III. De toute façon, la présence égyptienne n'a pas dépassé la Syrie-Palestine et, jusqu'à présent, dans cette région on n'a découvert aucune stèle royale appartenant à la XII^e dynastie⁷. Il en résulte que les informateurs d'Hérodote, les prêtres égyptiens, ne pouvaient trouver rien de vrai dans leurs livres sur la conquête de l'Asie et de l'Europe par Sésostriis, ou, s'ils l'ont prétendu, ils ont procédé sciemment à une désinformation. Mais il se peut que sous l'étiquette de «prêtres égyptiens» Hérodote fasse référence, dans ce cas-là, à d'autres sources qu'il ne nomme plus, car il a voulu les attribuer une sorte de «certificat d'authenticité», en invoquant le prestige des prêtres memphites, en tant que conservateurs de la tradition égyptienne millénaire.

À la limite, on peut admettre que les prêtres memphites, qui étaient depuis quelque temps en contact avec les Grecs d'Égypte, connaissaient de ceux-ci les dénominations grecques des continents. Mais la projection qu'ils avaient sur l'Asie nous certifie que les interprètes de la légende égyptienne sur les campagnes de Sésostriis en Asie et en Europe, qui ont été en même temps les sources d'Hérodote, n'étaient pas les prêtres de Memphis, mais les Grecs. Ce fait résulte sans doute de II, 103, où l'on dit que Sésostriis a traversé le continent d'une partie à l'autre et, en passant

les Scythes, mais Sésostriis. Pour ce dernier aspect voir A. von Gutschmidt, *Die beiden ersten Bücher des Pompejus Trogus*, in *Kleine Schriften*, vol.V, Leipzig, 1894, 89-105. Les deux courants d'opinion, concernant le rapport entre Alexandre et Sésostriis ont été conciliés dans *le Roman d'Alexandre* de Pseudo-Callisthène (I, 33, 6; 34, 1; III, 17, 17; 24, 2; 34, 4), où le fils de Philippe II est considéré comme le successeur idéal de *Sesógxwsiß* (*scil.* *Sésowstriß*) *kosmokrátor*. Pour la parallèle Sésostriis-Alexandre, voir surtout M. Braun, *History and Romance in Graeco-Oriental Literature*, Oxford, 1938, 41-42; F. Pfister, *Studien zum Alexanderroman*, Würzburger Jahrbücher für die Altertumswissenschaft, I, 1946, 56-64; K. Lange, *Sesostris. Ein ägyptische König im Mythos, Geschichte und Kunst*, München, 1954, 27; O. Murray, *Hecataeus of Abdera and Pharaonic Kingship*, JEA, 56, 1970, 162-165; A.B. Lloyd, *Nationalist Propaganda in Ptolomaic Egypt*, *Historia*, 31, 1982, 39 sqq.; idem, *Herodotus Book II. Commentary 99-182* (*EPRO*, 43.3), Leyden, 1988, 18; C. Obsomer, *Les campagnes*, *cit.*, 37; G. Gaggero, *Considerazioni sulla leggenda di Sesostri nella tradizioni greco-romana*, in *Serta historica antica* (Publicazioni dell'Istituto di Storia antica e Scienze ausiliari dell'Università di Genova), XV, 1986, 6 n.16.

⁷ Cfr. C. Obsomer, *Les campagnes*, *cit.*, 56-57; N. Grimal, *Histoire de l'Égypte*, *cit.*; 203-210.

d'Asie en Europe, il est arrivé jusqu'aux Scythes et Thraces, qu'il a soumis⁸. Ce continent (Ἐπειροῖς) est sans doute Asie. Mais cette Asie d'Hérodote se limitait à l'Anatolie, parce qu'on observe que, après avoir conquis les terres des Scythes et des Thraces, le pharaon est revenu sur ses pas, en arrivant jusqu'au fleuve Phasis, qui représentait probablement la limite de nord-est de l'empire égyptien et de l'Asie. Il ne s'en suit pas du texte hérodoteen que nous y commentons que cette Asie comprenait aussi l'Iran et l'Inde.

L'Asie de Sésostris de la narration d'Hérodote représente un certain stade de l'évolution de cette dénomination géographique, d'un territoire restreint de l'ouest de l'Asie Mineure jusqu'à l'espace vaste qui s'étendait de la mer Égée jusqu'à l'Inde. Le nom est très ancien. Il apparaît dans les documents cunéiformes sous la forme *Aššuwa*, et dans le hittite hiéroglyphe sous la forme *Asija*, les deux dénominations se rapportant à un territoire de l'ouest de l'Asie Mineure⁹. Dans les

⁸ Hdt., II, 103: Ταῦτα δὲ ποιῶν διεκῆιε τῶν Ἐπειρον, ἄρα ἰ
 ἄρα τῶν τῆς Ἀσίας ἄρα τῶν τῶν Εὐρύφην διαβάς τοῦς τε Σκύραβ
 κατεστρέματο καὶ τοῦς Κρήκαβ.

⁹ Cfr. H. Th. Bossert, *Asia*, Istanbul, 1946, 23 sqq. 'Asía est la forme grecque du hittite *Aššuwa* proposée pour la première fois par E. Forrer, dans, *Vorhomerische Griechen in den Keilschrifttexten von Bogazköi*, Mitteilungen der Deutschen Orientgesellschaft, 63, 1924, 7 et 16, et aussi dans *Reallexikon der Assyrologie*, I, 1928, 227, s.v. *Assuwa*. Cette équivalence est acceptée aujourd'hui par tous les chercheurs, tant en ce qui concerne la correction du rapport linguistique, que dans la correspondance géographique de la contrée, qui sera, d'une manière très générale, la Lydie de plus tard. Pour un bilan des discussions jusqu'à 1946, voir H.Th. Bossert, *Assia*, cit. Pour précisions ultérieures voir S. Mazzarino, *Fra Oriente e Occidente. Ricerche di storia greca arcaica*, Firenze, 1947, 46 sqq.; A. Goetze, *Kleinasien*, in *Handbuch der Altertumswissenschaft*, III, 1, 3, 2, München, 1957, 169; D.L. Page, *History and the Homeric Iliad* (Sather Classical Lectures, XXXI), Berkeley – Los Angeles, 1959 (1976), 104-105, 115; J. Garstang - O.R. Gurney, *The Geography of the Hittite Empire*, London, 1959, 107; A. Heubeck, *Praegreca. Sprachliche Untersuchungen zum Vorgriechisch-indogermanischen Substrat*, Erlangen, 1961, 71; L.A. Stella, *La civiltà micenea nei documenti contemporanei* (Incunabula Graeca, VI), Roma, 1965, 213 n. 57; D.J. Georgacas, *The Name Asia for the continent: its History and origin*, Names, 17, 1969, 22; S. Heinhold-Krahmer, *Arzawa. Untersuchungen zu seiner Geschichte nach hethitischen Quellen* (Texte der Hethiter 8), Heidelberg, 1972, 263-264; R.D. Barnett, *Phrygia and the peoples of Anatolia in the Iron Age*, CAH³, II, 2, 1975, 418; C. Talamo, *La Lidia arcaica. Tradizioni genealogiche ed evoluzione istituzionale*, Bologna, 1979, 99 sqq., 106-

inscriptions linéaires B de Cnossos et Pylos, cette région apparaît très probablement sous la forme *Aswia* (*a-si-wi-ja*)¹⁰, et dans l'épopée homérique la dénomination se trouve dans l'expression Ἀσίῳ ἑμῶν *leimōni* (B 461) et dans les noms de deux héros du campement troyen Ἰασίῳ: l'un était l'oncle d'Hector (II, 717) et l'autre était d'Arise et de la rivière Selleis (B 836-839). Ἰασίῳ *leimōn* est mis en relation avec la rivière Caystros qui traversait la Lydie¹¹. Vers la moitié du VII^e siècle, av. J.-C., le poète Callinos utilisait pour les habitants de Lydie le nom de Ἰασίωνες, dénomination qui, selon Démètre de Skepsis, était la forme ionienne du mot Ἀσιωνέων¹². Il est possible que la dénomination régionale Ἀσίη ait une signification proche de celle utilisée par Callinos et par trois autres poètes lyriques qui ont écrit presque pendant la même période, vers les premières décennies du VI^e siècle av.J.-C., à savoir Archiloque (fr 23 Diehl), Sappho (fr 44 Diehl) et Mimnermos (fr 12 Diehl)¹³.

107; J. Freu, *Luwiya*, (Centre de recherches comparatives sur les langues de la Méditerranée ancienne 6/2), Nice, 1980, 331.

¹⁰ Cfr. M. Ventris - J. Chadwick, *Documents in Mycenaean Greek*², Cambridge, 1973, 410, 416 et 536: *a-*64-ja*¹ (PY Aa 701, Ab 515), nominatif pluriel féminin, adjectif ethnique, *Aswīai*, «femmes d'Asie»; *a-*64-ja-o* (PY Ad 315), génitif pluriel, *Aswīāon*; *a-*64-ja*² (PY Vn 1191), singulier, *Aswīā*; *a-*64-jo* (KN Sc 261, PY Cn1287, Fn 324), nom d'homme, nominatif et datif, *Aswīos*. Voir aussi A. Sacconi, *La fine dei palazzi micenei continentali: aspetti filologici*, in D. Musti (a cura di), *Le origini dei Greci: Dori e mondo Egeo*, Roma-Bari, 1986, 127.

¹¹ Hdt., V, 100; Strab., IX, 5, 19, p.440; XIII, 4, 5, p.625; Xén., *Cyr.*, II, 1, 5. Voir aussi D. Müller, *Topographischer Bildkommentar zu den Historien Herodots. Kleinasien*, Tübingen – Berlin, 1997, 523-525; R. Lebrun, *L'identité des Troyens*, in L. Isebaert & R. Lebrun, *Quaestiones Homericae* (Acta Colloqui Namurcensis habiti diebus 7-9 mensis Septembris anni 1995), Louvain-Namur, 1998, 153.

¹² Callinos et Démètre de Skepsis sont cités par Strabon, XIII, 4, 8, p.627.

¹³ Selon R. R. Dyer, *Asia/Asiwa and Archilochus fr.23*, PdP, 1965, 123 et n.276, G. Maddoli, *SMEA*, IV, 1967, 14 et C. Talamo, *La Lidia arcaica cit.*, 106-107, par «Asie» on comprenait, jusqu'à Archiloque, un territoire plus étendu du nord-ouest de l'Anatolie, qui incluait la Troade et la Lydie historique. Je n'y commente pas ce problème. Je me contente de dire que l'invocation des textes homériques où le héros Asios apparaît (B 835-839, M 140, N 560, 759, 761, P 717) en tant qu'argument pour l'inclusion du Hellespont dans la région Asie n'est pas convaincante. Si Ἰασίῳ *leimōn* peut être placé sans doute en Lydie, grâce à sa correspondance avec la rivière Caystros (B 461), l'anthroponyme Asios n'a pas une signification géographique indubitable. L'hypothèse de F. Starke, *Troia im Kontext des historisch-politischen und sprachlichen Umfelds Kleinasien im 2. Jahrtausend*, *Studia Troica*, 7, 1997, 456, elle aussi n'est pas

Enfin, selon Hérodote (IV, 45) Ἀσία était le nom d'un clan lydien de Sardes et le nom du neveu de Manes, le fondateur de la maison royale de Lydie (cfr. Dion. Hal. I, 27, 3), et, selon Etienne de Byzance (s.v.), Ἀσία était une localité lydienne située près de la montagne Tmolos.

Nous n'avons aucun indice sûr que les Lydiens ont utilisé pour leur pays le nom alternatif d'Asie. Sans doute, il résulte de ces anciennes informations que, au moins pendant l'époque archaïque, les Grecs ont dénommé par Asie un territoire situé à l'ouest de l'Asie Mineure qui correspondait, en grandes lignes, à la Lydie proprement dite. À mesure que le royaume lydien a élargi ses frontières vers l'est, jusqu'au fleuve Halys, les Grecs ont inclus ce nom jusqu'à ce fleuve. Par conséquent, Ἀσία ne désignait plus le territoire habité par les Ἀσιωνεῖς pour acquérir des significations nouvelles politiques et géographiques, le concept en s'appliquant de plus en plus au territoire contrôlé par l'État lydien.

Cette évolution est suggérée aussi par la dite *Lettre de Darius à Gadatas*, découverte en 1886 à Deirmendjik, auprès de la route qui menait de Tralles à Magnésie sur Méandre¹⁴, où, dans la première partie, le souverain perse vante son serviteur pour le fait d'avoir transplanté en Asie inférieure des arbres qui poussaient seulement au-delà de l'Euphrate (τοῦς πέραν Εὐφράτου κάρπους ἴπ[ι] τὰ κάτω τῆς Ἀσίας

convaincante. Selon lui Aššuwa peut être mise en relation avec la cité Assos qui se trouve sur la côte méridionale de la Troade. L'opinion de Santo Mazzarino, *Fra Oriente e Occidente*, cit. 59-65 et, selon lui, Gh. Ceaușescu, *Orient și Occident în lumea greco-romană*, București, 2000, cit. 62, selon laquelle le fragment 12 (Diehl) (=9 West = 3 Gentili – Prato) de Mimnermos serait la preuve que, dès le début du VII^e siècle av. J.-C., par Asie on comprenait toute l'Asie Mineure, est difficile à soutenir. Le fragment en question se rapporte plutôt à un territoire proche de Colophon. Voir aussi D.L. Page, *History*, cit., 115, n.27; D. Georgacas, *The Names of the Asia Minor peninsula*, (Beiträge zur Namensforschung, Neue Folge, Suppl. 8), Heidelberg, 1971, 27-31; W.-D. Nimeier, *Mycenaeans and Hittites in war in western Asia Minor*, in *Polemos. Le contexte guerrier en Égée à l'Âge du Bronze* (Actes de la 7^e Rencontre égyptienne internationale, Université de Liège, 14-17 avril 1998, édités par Robert Laffineur), Aegaeum, 19, 1999, 145.

¹⁴ Pour Gh. Ceaușescu, *Orient și Occident*, cit., 66, cette inscription a été découverte «à Magnésie», sans préciser quelle est la localité dont on parle, entre les deux, celle πρὸς ou ἴπ[ι] Μαῖάνδρῳ de Ionie ou celle πρὸς ou ἐπὶ Σιπύλῳ de Lydie. La confusion est augmentée également par l'affirmation de l'auteur selon laquelle Gadatas a été probablement un satrape de Lydie ou d'Ionie. Pour les deux Magnésie voir, par exemple, L. Schmitz, dans W. Smith (éd.), *Dictionary of Greek and Roman Geography*, II, London, 1870, 252, s.v.

mé[r]h katafuteúwn¹⁵. Certains savants croient que l'inscription est un faux¹⁶, mais les arguments en faveur de son authenticité sont convaincants¹⁷. Elle date depuis l'époque impériale romaine, mais, en fait, il s'agit de la transcription grecque d'un document émis par la chancellerie perse, qui date probablement de la première partie du règne de Darius I^{er}. La lettre conserve beaucoup de caractéristiques du style épistolaire de la chancellerie achéménide. De la sorte, dans la variante grecque le roi s'adresse à Gadatas avec le qualificatif δοῦλοῖς afin de rendre le vieux perse *bandaka*, qui dans le langage politique spécifique de la chancellerie perse désignait les «Fidèles du roi». Ensuite, l'anthroponyme Gadatas est une transcription imparfaite d'un anthroponyme perse, peut-être

¹⁵ G. Cousin, G. Deschamps, *Lettre de Darius, fils d'Hystaspes*, BCH, 13, 1889, 529-542; G. Cousin, *Correction à l'article intitulé „Lettre de Darius, fils d'Hystaspes“*, BCH, 14, 1890, 646-648; R. Meiggs, D. Lewis, *A Selection of Greek Historical Inscriptions*, no. 12, (10) Oxford, 2000, 20-22. G. Ceașescu, *Orient și Occident, cit.*, 66, traduit d'une manière abusive l'expression ἡπ[ί] τὰ κάτω τῆς Ἀσίας μέ[r]h, par "dans les régions maritimes de l'Asie". Sur cette inscription voir les observations pertinentes de P. Briant, *Histoire de l'Empire Perse de Cyrus à Alexandre, (Achaemenid History, X, éd. par P. Briant, A. Kuhrt, M.C. Roat, H. Sancisi-Weerdenburg, J. Wiesehöfer)*, Paris, 1996, 507.

¹⁶ K.J. Beloch, *Griechische Geschichte*², II, 2, Strassburg, 1916, 154 sq. (erronée citation de Gh. Ceașescu, note 31); O. Hansen, *The purported letter of Darius to Gadatas*, RhM, 129, 1, 1986, 95-96; Ch. Tuplin, *Persians and Medes*, in H. Sancisi-Weerdenburg, A. Kuhrt, M. Root (éds.), *Achaemenid History, VIII, Continuity and Change*, Leiden, 1994, 235-36.

¹⁷ Cfr. G. Cousin, G. Deschamps, *Lettre de Darius, cit.*, 532; F. Lochner-Hüttenbach, *Brief des König Darius an den Satrapen Gadatas*, in W. Brandenstein, M. Mayrhofer, *Handbuch des Altpersischen*, Wiesbaden, 1964, 91-98; L. Boffo, *La lettera di Dario a Gadata. I privilegi del tempio di Apollo a Magnesia sul Meandro*, Bolletino dell'Istituto di diritto romano „Vitorio Sioioja”, 81, 1978, 267-303; J. Wiesehöfer, *Zur Frage der Echtheit des Dareios-Briefes an Gadatas*, RhM, 130, 3-4, 1987, 397-398; J. Heinrichs, "Asiens König", *Die Inschriften des Kyrosgrabs und das Achämenidische Reichsverständnis*, dans W. Will, J. Heinrichs (hrsg.), *Zu Alexander der Grosse. Festschrift G. Wirth zum 60. Geburtstag am 9.12.86. I*, Amsterdam, 1987, 518-520; P. Briant, *Histoire de l'empire perse, cit.*, 507-509; R.É. Meiggs, D. Lewis, *Greek Historical Inscriptions, cit.*, 21-22. P. Briant, *Histoire impériale et histoire régionale. À propos de l'histoire de Juda dans l'Empire achéménide*, in *Congress Volume*, Oslo, 1998, éds. A. Lemaire & M. Sæbø (Supplements to Vetus Testamentum, vol. LXXX), Leiden, Boston, Köln, 2000, 239 n. 17, annonce qu'il prépare une étude sur ce document. Je ne sais pas si, au moment de la rédaction de ces lignes, l'étude est parue, mais vu la valeur du savant je m'attends à quelque chose de très intéressant.

Bagadata. Enfin, l'expression touš përan Eùfrátou transpose le syntagme akkadéen *Ebir-Nāri*. Très probablement, Gadatas était l'intendant d'un paradis royal ou satrapique (*parades lammélek*), tout comme Aspah qui, pendant l'époque d'Artaxerxes Ier, administrait le paradis royal de Syrie (*Neh. 2.8*)¹⁸. Ce paradis se trouvait en Ionie, comme suggère la mention aux jardiniers sacrés d'Apollon (futouroùš gār [ʒ]erouš 'Apóll[w]noš) qui devraient se trouver auprès du sanctuaire d'Apollon d'Aulai, situé près de Magnésie sur Méandre¹⁹.

L'endroit de la découverte de l'inscription, aussi que l'allusion que celle-ci fait au sanctuaire d'Apollon d'Aulai, nous tenterait considérer que, dans ce cas, £ kátw 'Asía de la lettre de Darius à Gadatas fait référence à Ionie. Malheureusement, on sait trop peu sur la situation de Ionie dans le cadre du système administratif achéménide. Les inscriptions royales perses de l'époque de Darius – l'inscription de Béhistoun, l'une de quatre inscriptions de la façade du sud de la terrasse de Persépolis, l'une de deux inscriptions de la tombe du roi de Naqš-i Rostam, une inscription de Suse et l'une de versions des chartes de fondation de Suse – qui énumèrent les pays qui faisaient partie de l'empire achéménide²⁰, les sculptures en ronde-bosse qui présentent les peuples soumis porteurs du

¹⁸ Cfr. M. Dandamaev, *Royal paradeisioi in Babylonia*, in *Orientalia J. Duchesne-Guillemin Emerito Oblata* (Hommages et Opera Minora IX), Leiden, 1984, 114; P. Briant, *Histoire de l'empire perse*, cit., 508. Ch. Tuplin, *The Administration of the Achaemenid Empires*, in J. Carradice (éd.), *Coinage and Administration in the Athenian and Persian Empires* (BAR, International Series 343, *The Ninth Oxford Symposium on Coinage and Monetary History*), Oxford, 1987, 145. Th. Petit, *Satrapes et Satrapies dans l'Empire achéménide de Cyrus le Grande à Xerxès* (Bibl. Fac. Phil. Lettres Univ. Liège, fasc. 204), Paris, 1990, 179-180 et M.L. Chaumont, *Un nouveau gouverneur de Sardes à l'époque achéménide d'après une inscription récemment découverte*, *Syria*, 57, 3, 1990, 588-590, croient, sans pouvoir prouver, quand même, que Gadatas a rempli pour peu de temps la fonction de satrape à Sardes.

¹⁹ L. Robert, *Documents d'Asie Mineure* (BEFRA 239 bis), Paris, 1987, 42-43.

²⁰ Cf. Herrenschildt, *Designation de l'Empire et concepts politiques de Darius I^{er} d'après ses inscriptions en vieux-perse*, *STIR*, 5/1, 1976, 33-65; idem, *Les créations d'Ahuramazda*, *STIR*, 6/1, 1977, 17-58; P. Calmeyer, *Zur Geneze Altiranischer Motive. VIII. Die "Staatliche Landkarte des Perserreiches"* I, *AMI*, 15, 1982, 105-187; ibidem, II, *AMI*, 16, 1983, 109-263; W.J. Vogelsang, *The Rise and Organisation on the Achaemenid Empire. The Eastern Iranian Evidence* (Studies in the History of the Ancient Near East, ed. by M. H.E. Weippert, vol.III), Leiden, New York, Köln, 1992, 96-165; P. Briant, *Histoire de l'empire perse*, cit., 185-186.

trône achéménide de la tombe de Darius de Naqš-i Rostam, celles de la Porte d'est de Tripylon et de la Porte de sud de la Salle à cent colonnes (Salle du trône) de Persépolis, tout comme les deux célèbres frises dites des tributaires des escaliers d'Apadana finalisées à l'époque du règne de Xerxès²¹, énumèrent parmi les *dahyâva* qui faisaient partie de l'empire perse aussi la *Yauna* (Ionie) et *Yaunâ* (= ioniens), caractérisés parfois étant *tyaiy paradraya* (d'outre mer) ou *takabarâ* (le pétase en forme de bouclier). Tout de même, nous n'avons aucun indice que *Yauna* formait une satrapie distincte, car la mention d'un pays dans ces listes ne signifiait pas nécessairement que tous constituaient des satrapies. Les listes avec les peuples soumis – qui du point de vue numérique n'étaient pas identiques sur chaque monument, commençant par 23 pour arriver à 29, et qui n'étaient pas présentés dans un ordre établi – ne composaient pas une image réaliste de l'espace impérial, parce que leur rôle était plutôt de propagande. Elles voulaient inoculer aux contemporains et aux autres à venir, l'idée de pouvoir énorme et de grandeur de l'État des Achéménides²².

Ce qu'on peut dire sur la situation des cités grecques d'Asie dans le cadre de l'empire des Achéménides est que celles-ci, même si elles étaient obligées à accepter la domination perse, avec toutes les implications sur le plan politique et économique, se réjouissaient d'une large autonomie interne, en dépit du fait que, jusqu'à la révolte ionienne, certes, les Perses encourageaient les régimes tyranniques qui étaient plus faciles à contrôler²³. Mais la Grèce micrasiatique et insulaire qui était sous

²¹ E.F. Schmidt, *Persepolis III: The Royal Tombs and other Monuments* (Oriental Institute Publications LXX), Chicago, 1970; M.C. Root, *The King and Kingship in Achaemenid Art. Essay on the Creation an Iconography of Empire* (Acta Iranica, Textes et Memories IX), Leiden, 1979, 227-284; W. J. Vogelsang, *The Rice and Organisation on the Achaemenid Empire, cit.*, 94-119, 132-165.

²² Voir aussi Ch. Tuplin, *The administration of Empire, cit.*; P. Briant, *Histoire de l'empire perse, cit.*, 184 sqq., 931 sq.

²³ Pour les rapports entre les Grecs d'Asie Mineure et l'État perse, voir A.R. Burn, *Persia and the Greeks. The Defence of the West, c. 546-478 B.C.*, London, 1962 (1984), 36 sqq. 193 sqq.; V. La Bua, *Gli Ioni e il conflitto lidio-persiano*, in *Quinta Miscellanea greca e romana*, Roma, 1977, 1-64; G. Walser, *Hellas und Iran. Studien zu den griechisch-persischen Beziehungen vor Alexander*, Darmstadt, 1984, 1 sqq.; P. Calmayer, *Zur Rechtfertigung einiger Grossköniglicher Inschriften und Darstellungen: die Yauna*, in *Kunst, Kultur und Geschichte der Achämenidenzeit und ihr Fortleben* (AMI Ergzbd.10), 1983, 125-144; Th. Petit, *L'intégration des cités ioniennes dans l'Empire achéménide (VI^e siècle)*, REA, 87, 1-2, 1985, 43-52; J.M. Balcer, *Ionia and Sparda under the*

la domination perse n'a jamais été une satrapie²⁴. Au contraire, il paraît que dès l'époque de Cyrus, la Phrygie, la Lydie et l'Ionie formaient un vaste gouvernement ayant Sardes pour capitale (Hdt. III, 120 et 127). Oroïtès, nommé par Cyrus à la tête de celui-ci, était encore, à l'avènement de Darius, ἡπαρχοῖς sur ces terres (Hdt., III, 127). Probablement Artaphernès, celui qui a été un peu plus tard le successeur d'Oroïtès dans cette fonction (Hdt. V, 25), exerçait son autorité sur le même espace géographique et certainement sur la Lydie et l'Ionie, car pendant la révolte ionienne ces contrées faisaient partie de sa sphère de compétence (cfr. Hdt., V, 30 et 123; VI, 42)²⁵. Les inscriptions égyptiennes de la statue de Darius de Suse, nous mènent vers la même conclusion. Il s'agit de 24 «cartouches» sur les côtés du socle, qui contiennent en nombre égal les noms des peuples, au-dessus de chaque nom étant dessiné un individu appartenant à ce peuple²⁶. A ces inscriptions il faut ajouter celles qui se

Achaemenid Empire. The sixth and fifth centuries tribute, taxation and assessment, in P. Briant, Cl. Herrenschmidt (éds.), *Le tribut dans l'Empire perse* (Actes de la Table ronde de Paris, 12-13 décembre 1986, Travaux de l'Institut d'Études Iranienne de l'Université de la Sorbonne Nouvelle 13), Paris-Louvain, 1989, 1-27; D. Musti, *Storia greca. Linee di sviluppo dell'età micenea all'età romana*, Roma-Bari, 1995⁵, 274 sqq.; P. Frei, *Zentralgewalt und Localautonomie in Achämenidenreich*, in P. Frei, K. Koch, *Reichsidee und Reichorganisation im Perserreich*, Göttingen, 1996, 7-43.

²⁴ L'information offerte par Xénophon, *Cyr.* VIII, 6, 7, en conformité avec laquelle Cyrus le Grand a nommé plusieurs satrapes dans les territoires conquis, parmi lesquels Chrysanthes en Lydie et Ionie, est considérée, à juste titre, dépourvue de valeur historique. Cfr. E. Leuze, *Die Satrapeneinteilung in Syrien und im Zweistromlande von 520-320*, Halle, 1935, 5-10; Th. Petit, *Satrapes et Satrapies*, cit., 13 sqq. Vincenzo La Bua, *Sulla conquista persiana di Samo*, in *Quarta miscellanea greca et romana* (Studi pubblicati dell'Istituto italiano per la Storia antica, 23), Roma, 1975, 101, croit que l'île Samos «acquiesça un poste de premier plan dans la satrapie de Yauna et devint base maritime de l'armée persane» et il invoque en faveur de cette opinion l'autorité d'Hérodote, VI, 95, VIII, 130 et 132. Mais d'Hérodote ne résulte pas le fait que Yauna constituait un gouvernement satrapique.

²⁵ Le fait que, très probablement, la Phrygie était toujours sous l'autorité de Artaphernès, résulte de la circonstance suivante: sur aucune des inscriptions perses qui énuméraient les peuples (les pays) soumis, ou qui présentaient les peuples donateurs, la Phrygie et les Phrygiens n'apparaissent, tandis que Cappadoce (*Katpatuka*) et les Cappadociens étaient partout.

²⁶ Pour la description du monument voir M. Kervran et alii, *Une statue de Darius découverte à Suse*, et D. Stronach, *Descriptions and Comment*, JA, 260, 1972, 235-266 et, respectivement, 241-246; M. Roaf, *The Subject peoples on the*

trouvaient sur les stèles érigées par Darius au long du canal qui liait le Nil et la mer Rouge, dont on n'avait pas, jusqu'à la découverte de la statue de Darius à Suse, une image très claire, étant très détériorées²⁷. Or, les inscriptions hiéroglyphiques de la statue de Darius de Suse et, presque sans aucun doute, celles de stèles du même roi de Canal de Suez rappellent de deux pays seulement en Anatolie: S-R-T-A, Sardes, donc Lydie, et G-D-P-D-K-Y, Cappadocie²⁸. La frontière entre les deux pays aurait dû être la rivière Halys²⁹, le scribe égyptien, qui transposait une idée ou une commande perse, en incluant donc la Phrygie et l'Ionie en Lydie. Il y est question d'une conception géographique et politique dont le début doit être cherché à l'époque de la hégémonie des Mèdes, lorsque la frontière entre la Lydie et la Médie était fixée sur le fleuve Halys (Hdt., I, 72) et lorsque la Lydie régnait presque sur tous les peuples de l'ouest de cette rivière (Hdt., I, 6 et 28). Cette conception a survécu aussi pendant l'époque perse, si l'on juge le fait que Oroïtès était *ἡπαρχος* sur le gouvernement qui correspondait en grandes lignes au royaume lydien élargi jusqu'à Halys³⁰. Le fait que toutes les autres inscriptions royales

base of the statue of Darius, CDAFI, 4, 1974, 73-110; M. C. Root, *The King and the Kingship in Achaemenid Art*, cit., 61 sq.; W. J. Vogelsang, *The Rise and the Organisation of the Achaemenid Empire*, cit., 104 sq. Pour la description et la traduction des inscriptions hiéroglyphiques, voir J. Yoyotte, *Les inscriptions hiéroglyphiques. Darius et Égypte*, JA, 260, 3-4, 1972, 253-266; idem, *Les inscriptions hiéroglyphiques de la statue de Darius à Suse*, CDAFI, 4, 1974, 181-183.

²⁷ Pour les stèles de Canal de Suez, voir G. Posener, *La première domination perse en Égypte*, Le Caire, 1936, 47-48; W. Hinz, *Darius und der Suezkanal*, Archäologische Forschungen aus Iran, NF, 8, 1975, 115-121; J.F. Salles, *Les Achéménides dans le Golfe arabo-persique*, in *Achaemenid History*, IV (*Centre and Peripherie*), éds. H. Sancisi-Weerdenburg, A. Kuhrt, Leiden, 1988, 111-130; P. Briant, *De Sardes à Suse*; Ch. Tuplin, *Darius' Suez canal and Persian imperialism*, in *Achaemenid History*, VI (*Asia Minor and Egypt: Old Cultures in a New Empire*), éds. H. Sancisi-Weerdenburg, A. Kuhrt, Leiden, 1991, 78 sq. et, respectivement, 237-283.

²⁸ Je fais la transcription des noms égyptiens selon C. Obsomer, *Les campagnes de Sésostris*, cit., 153.

²⁹ La rivière Halys, limite entre la Cappadocie et Phrygie, chez Hdt., I, 72; V, 52; VII, 26. W.M. Ramsay, *The Historical Geography of Asia Minor*, London, 1890 (Amsterdam, 1962), 31-35; D. Müller, *Topographischer Bildkommentar*, cit., 190-194.

³⁰ À l'exception peut-être de la satrapie ayant la capitale à Daskyleion, jusqu'à l'assassinat de son satrape, Mithrabates, par Oroïtès. Cfr. Hdt. III, 120 et

perses, qui énumèrent les pays ou les peuples composant la monarchie achéménide ou qui présentent les peuples tributaires de l'empire, parlent sans exception de la Lydie et des Lydiens, de l'Ionie et des Ioniens, de la Cappadoce et des Cappadociens est une preuve que le scribe égyptien nous transmet cette conception perse.

Considérée dans ce contexte, l'expression $\varepsilon\ \kappa\acute{\alpha}\tau\omega\ \prime\text{Asía}$ de la lettre de Darius à Gadatas acquiert, en ce qui concerne notre problème, une signification différente. Elle ne doit pas être comprise comme une désignation spéciale de l'Ionie, mais de la Lydie. Elle est une *interpretatio graeca* du perse Sparda qui, dans le langage de la chancellerie achéménide, nommait la Lydie, c'est-à-dire le territoire compris entre le fleuve Halys et la mer Égée³¹.

Hérodote met au crédit des Perses l'affirmation que «toute l'Asie leur appartient», mais il est douteux que les Perses opérassent avec les concepts géographiques d'Europe et d'Asie³². Nous ne savons pas si dans le vocabulaire iranien les deux mots existaient, mais il est très clair que sur les inscriptions royales de l'époque de Darius, et généralement pendant les Achéménides, ces concepts étaient absents³³. Les Perses,

126-127. Selon Th. Petit, *Satrapes et Satrapies, cit.*, 41-42, 182-185, il n'aurait pas existé à l'époque un satrapie ayant pour capitale Daskyleion. Pour P. Briant, *Histoire de l'empire perse, cit.*, 917, les arguments invoqués par Petit «sont contestables». Voir aussi J.M. Balcer, *Sparda by the Bitter Sea. Imperial Interaction in Western Anatolia*, Chico, 1984, 33-282; idem, *Persian occupied Thrace (Skudra)*, *Historia*, 37, 1, 1988, 1-21, qui croit que le statut d'Oibarès, le fils de Mégabaze, dont Hdt., VI, 33, rappelle, était de $\% \text{parxo}\beta$ et non de satrape. De toute façon, les 20 satrapies que Darius aurait créées (Hdt., III, 89-97) sont tout d'abord des districts financiers et pas nécessairement des districts administratifs, des satrapies de l'empire perse. Ainsi Herodot., III, 90, dit que les Ioniens, les Magnésiens d'Asie, les Eoliens, les Cariens, les Lyciens, les Milyens et les Pamphyliens payent ensemble le tribut. Il ne résulte d'aucune source antique que tous ces peuples formaient un gouvernement satrapique. D'ailleurs, le concept politique de base n'était pas territorial mais ethnique, tout comme on lit dans *De mundo*, 398a: «Tout l'Empire de l'Asie, limité par Hellespont au Couchant, et par l'Inde au Levant, était reparté par peuple entre des généraux, des satrapes et des rois...». «Au vrai – dit à juste titre P. Briant, *Histoire de l'empire perse, cit.*, 422 – le terme *ethnos/dahya* doit être entendu dans un sens large, qui désigne toutes les organisations socio-politiques dans leur diversité».

³¹ J. Heinrichs, *Asiens König., cit.*, 517sq. et la note 102.

³² J. Heinrichs, *Asiens König., cit.*, 487-540.

³³ Sur ces inscriptions apparaît seulement le mot *uška*, au sens de «terre ferme», «continent» (par rapport aux îles avoisinantes).

comme d'ailleurs tous les Orientaux, n'utilisaient pas les notions binaires d'Europe et d'Asie. Le titre des rois perses développait une ancienne tradition mésopotamienne qui commence avec le roi Naram Sim de l'époque akkadéenne, celui qui s'intitule le premier «Roi des quatre parties du monde» (*shar kibrat 'arbaim*) et «Roi de l'univers» (*shar kishati*)³⁴. Elle mettait en évidence le caractère divin du pouvoir monarchique et la vocation universelle des rois achéménides³⁵. De cette manière on peut expliquer le soin orgueilleux de ces rois d'aligner sur les inscriptions royales ou sur les représentations figurées des palais impériaux, et reproduites probablement dans chaque satrapie ou gouvernement, les pays et les peuples soumis ou tributaires³⁶. Nulle part ces pays et ces peuples ne sont pas repartis sur les trois continents sur lesquels s'étendait l'Empire Perse, l'Asie, la Lybie et l'Europe, parce que ce partage de la terre sur les trois, mais surtout sur les deux continents, Europe et Asie, est une création des géographes ioniens de l'époque archaïque, qui, connue ou non par les Perses, n'a influencé point l'image que les Iraniens de l'époque des Achéménides avaient sur la terre, qui paraissait constituer

³⁴ Cfr. G. Roux, *Ancient Iraq*³, London, 1992, 156; M. Liverani, *Antico Oriente, cit.*, 239; E. Szlechter, *Codex Hammurapi*, V (Pontificium Institutii utriusque iuris. Studia et Documenta, 3), Roma, 1977, 17-18.

³⁵ L'idée que les rois perses règnent sur toute la terre apparaît couramment sur les inscriptions royales. Ainsi, Darius est «Grand Roi, Roi des Rois, Roi sur cette grande terre». Voir, par exemple, le texte A de Naqš-i Rostam chez R.G. Kent, *Old Persian Grammar, Texts, Lexicon* (American Orient Society), New Haven, 1953²; F. Vallat, *La Triple inscription cunéiforme de la statue de Darius I^{er}* (DSab), RA, LXVIII, 1, 1974, 157 sqq. Voir aussi Cl. Herrenschildt, *Désignation de l'empire et concepts politiques de Darius I^{er} d'après ses inscriptions en vieux-perse*, Studia Iranica, V, 1976, 33-65; J. Heinrichs, "Asiens König,, cit., 525 ; P. Briant, *Histoire de l'empire perse, cit.*, 185-196, 934-936; F. Prontera, *Hekataios und die Erdkarte des Herodot*, in D. Papenfuß , V.M. Strocka (hrsg.), *Gab es das griechische Wunder? Griechenland zwischen Ende des 6. und der Mitte des 5. Jahrhunderts v. Chr.* (Tagungsbeiträge des 16. Fachsymposiums der Alexander von Humboldt-Stiftung veranstaltet vom 5. bis 9. April 1999 in Freiburg im Breisgau), Mainz am Rhein, 2001, 132.

³⁶ Cfr. A.T. Olmstead, *History of the Persian Empire*, Chicago, 1948 (1959), 122 sqq.; R. Ghirshman, *Iran*, Penguin Books (traduit du français), 1954 (1961), 152 sqq.; A. Momigliano, *Les fondations du savoir historique* (traduit de l'anglais), Paris, 1992, 8; P. Briant, *Histoire de l'empire perse, cit.*, 135 sqq.; 184; 192

un seul corps³⁷. C'est pourquoi l'affirmation de l'historien d'Halicarnasse est toujours une *interpretatio graeca* de l'idée de domination universelle, se glissait dans le mental collectif perse en même temps avec la formation de leur État mondial³⁸.

³⁷ Pour ce problème voir des détails chez S. Mazzarino, *L'image des parties du monde et les rapports entre l'Orient et la Grèce à l'époque classique*, AAHung, 7, 1959, 85-101; Gh. Ceaușescu, *Orient și Occident, cit.*, 58-68; R. Bichler, *Wahrnehmung und Vorstellung fremder Kultur. Griechen und Orient in archaischer und frühklassischer Zeit*, in M. Schuster (hrsg.), *Die Begegnung mit dem Fremden. Wertungen und Wirkungen Hochkulturen vom Altertum bis zur Gegenwart* (Colloquium Rauricum, Band 4), Stuttgart, Leipzig, 1996, 51-74; R. Thomas, *Herodotus in Context. Ethnography, Science and Art of Persuasion*, Cambridge, 2000, 75-101. Pour la manière de réception des inscriptions achéménides dans la littérature grecque, voir R. Schmidt, *Achaimenideninschriften in griechischer literarischer Überlieferung*, in *A Green Leaf, Papers in honour of Professor Jes P. Asmussen* (Acta Iranica, Deuxième Série, vol. XII), Leiden, 1988, 17-38, surtout 32-34.

³⁸ Gh. Ceaușescu, *Orient și Occident, cit.*, 66-67, croit que la traduction que Herodot (IV, 91) fait de l'inscription de la stèle mise par Darius en Thrace, aux sources de la rivière Téaros, pendant l'expédition contre les Scythes, en est un autre exemple d' *interpretatio graeca* de la conception perse de domination universelle. Or, le syntagme $\rho\alpha\sigma\eta\varsigma\ \tau\epsilon\varsigma\ \sigma\pi\epsilon\iota\rho\upsilon$ du titre du roi ($\rho\epsilon\rho\sigma\epsilon\upsilon\nu\ \tau\epsilon\ \kappa\alpha\iota\ \rho\alpha\sigma\eta\varsigma\ \tau\epsilon\varsigma\ \sigma\pi\epsilon\iota\rho\upsilon\ \beta\alpha\sigma\iota\lambda\epsilon\upsilon\varsigma$) ne doit pas être traduite par "de tout le continent", puisque, dans ce cas-ci, Darius aurait été "le roi des Perses et du continent européen tout entier", car Téaros se trouve en Europe, en laissant ainsi l'Asie, exception faite la Perse, en dehors de la domination du Grand Roi, ce qui est absurde. Elle doit être traduite par "de la terre toute entière" car $\zeta\pi\epsilon\iota\rho\omicron\varsigma$ signifie tout d'abord «terre» opposé de la «mer», tout comme l'on voit de II., I, 485, *Od.*, III, 90; X, 56, Hes. *Erga*, 624 etc., surtout qu'Hérodote utilise lui-même ce mot deux fois, dans IV, 97 et VIII, 66, avec cette signification. Interprété de cette façon, ce syntagme n'est pas une *interpretatio graeca*, mais une transposition abrégée, mais essentiellement correcte, du titre du roi perse qui est centré sur l'idée de domination universelle. Très probablement, l'expression $\rho\alpha\sigma\eta\varsigma\ \tau\epsilon\varsigma\ \sigma\pi\epsilon\iota\rho\upsilon$ synthétise le syntagme perse $x\acute{s}\acute{a}y\alpha\theta\lbracket[ya\ da]hy\acute{u}n\acute{a}m\lbracket x\acute{s}\acute{a}y\alpha\theta\lbracket[ya\ a]hy\acute{a}y\acute{a}\ \acute{b}\acute{u}m\acute{i}y\acute{a}\ \acute{v}azrk\acute{a}y\acute{a}$, «Rois des pays, Roi sur cette grande terre», qui apparaît couramment sur les inscriptions royales perses. L'exemple présent est celui de la statue de Darius de Suse, dans la transcription et la traduction de François Vallat, *La triple inscription cunéiforme, cit.*, 158-159; idem, *Les textes cunéiformes de la statue de Darius*, CDAFI, 4, 1974, 162. Pour l'inscription de Téaros, voir des détails chez J. Heinrichs, „*Asiens K König*”, *cit.*, 520 et S. West, *Herodotus' epigraphical interests*, CQ, 35, 2, 1985, 296. Pour la signification du mot $\zeta\pi\epsilon\iota\rho\omicron\varsigma$, voir H. G. Liddell-R. Scott, *A Greek-English Lexicon*⁹, Oxford, 1966

Or, si la variante grecque de l'originel perse utilise l'expression ε̅ kátw 'Asía pour désigner, très probablement, le territoire qui avait appartenu autrefois à l'ancien royaume lydien, cela signifie qu'existait aussi une ε̅ Ἄνω 'Asía. Les deux concepts devaient se cristalliser dans le langage géographique et politique des Grecs, surtout de ceux d'Ionie, après la conquête de Lydie et des cités grecques de l'ouest de l'Anatolie par Cyrus II^{ème}, lorsque le terme 'Asía est confondu de plus en plus avec le territoire contrôlé par les Perses, à l'exception, certes, de l'Égypte, l'ancienne Asie, c'est-à-dire la Lydie jusqu'au Halys, en devenant ε̅ kátw 'Asía, «la Basse Asie»⁴³, conformément à la conception des Grecs selon laquelle avancer dans le continent signifiait monter.

La façon dont Hérodote emploie la dénomination d'Asie est la preuve pour l'évolution du contenu géographique de ce nom. Dans le chapitre 45 du IV^e livre, l'historien reconnaît qu'il n'a trouvé aucune réponse à la question: pourquoi si la terre est unique, porte - elle trois noms différents? Sur Asie il dit que les Lydiens, en polémique avec les Grecs, considéraient que le nom est lydien, selon Asias, le fils de Cotys de Manès, et il n'est pas question d'Asia, la fille de Prométhée, selon la croyance grecque. Ensuite il ajoute le détail, on dirait en faveur des Lydiens, que d'Asios vient aussi le nom de la tribu Asios de Sardes. Ainsi, il y paraît qu'Hérodote est tenté d'identifier l'Asie avec la Lydie proprement dite. Mais, en I, 72 et 130 il affirme que le fleuve Halys partage Asie en deux parties, ε̅ kátw 'Asíh, «la Basse Asie», qui correspond au royaume Lydien étendu jusqu'à ce fleuve, et ε̅ Ἄνω 'Asíh, «la Haute Asie», à l'est de Halys, qui était sous la domination des Mèdes et qui incluait aussi la Médie, ou, au moins, une partie de celle-ci (I, 95 et 103; VII, 20)⁴⁴. Enfin, il existe encore une Asie, *largo sensu*, qui correspond à

⁴³ Pour quelques détails voir S. Mazzarino, *Fra Oriente e Occidente*, cit., 67 sqq. Pour la signification géographique des adverbres Ἄνω et kátw, voir Lidell-Scott, s.v.

⁴⁴ Sandra Parlato, *La cosiddetta campagna scitica di Dario*, Annali, 41, 1981, 216, a la même opinion, mais elle invoque Hérodote d'une manière incorrecte. Il n'est pas tout à fait clair le nom dont Hérodote usait pour dénommer l'Anatolie toute entière (Basse Asie et Haute Asie). Probablement son nom était Asie, car l'historien ne connaît pas une autre dénomination pour la péninsule en sa totalité, et parce que dans I, 130, l'expression páshß têtß Asíhß suggère la même chose. Dans IV, 36, Hérodote dit que certains auteurs se trompent lorsqu'ils considèrent l'Asie aussi étendue que l'Europe, fait qui implique une Asie plus restreinte que l'Empire des Achéménides. Pour ε̅ kátw 'Asíh et ε̅ Ἄνω

l'empire dominé par les Perses (I, 4 et 95; VIII, 109; IX, 116⁴⁵) en partant de la mer Égée jusqu'aux Indiens, qui sont les plus éloignés, vers l'est, habitants de l'Asie (III, 98; IV, 40)⁴⁶. Il en résulte qu'au cours de la rédaction des *Histoires*, Hérodote a fait référence aux différentes cartes grecques qui circulaient à l'époque. L'une d'elles était celle d'Aristagoras de Millet, où l'Asie s'étendait jusqu'à Suse (V, 49), différente d'une autre utilisée dans IV, 37-44, qu'on suppose appartenant à Skylax de Karyanda⁴⁷, où l'Asie correspondait à l'empire perse⁴⁸. Puisque les conquêtes asiatiques de Sésostris avaient en tant que limite de l'est la

'Asíh chez Hérodote, voir R.P. Vaggione, *Over all Asia? The extent of the Skythian domination in Herodotus*, *Journal of Biblical Literature*, 92, 1973, 523-550, surtout 526-529.

⁴⁵ Hdt., IX, 116: τῶν Ἀσίην πᾶσαν νομίζουσι ἄυτῶν εἶναι Περσῶν καὶ τοῦ ἀεὶ βασιλεύοντος.

⁴⁶ Pour l'évolution de la dénomination d'Asie, voir encore J.D. Georgacas, *The name Asia for the continent*, *cit.*, 34-37; R.P. Helm, *Greeks in the Neo-Syrian Levant and "Assyria" in Early Greek Writers*, Ph. Dissertation, University of Pennsylvania, 1980, 23; M. Bernal, *Black Athena*, vol. II, *cit.*, 201-202, 232-234; W. Gauer, *Europa und Asien. Die Entdeckung der Kontinente und die Einheit der alten Welt*, «Saeculum», 46, 1995, 204-215; D. Müller, *Topographischen Bildkommentar*, *cit.*, 34-47; Gh. Ceașescu, *Orient și Occident*, *cit.*, 58 sqq; R. Thomas, *Herodotus in Context*, *cit.*, 75-100.

⁴⁷ Pour Skylax, le livre fondamental est celui de A. Peretti, *Il Periplo di Scilace. Studio sul primo portolano meriderraneo*, Pisa, 1979, 61 sqq., *passim*. Voir aussi A. Dihle, *Arabien und Indien*, in *Hérodote et peuples non grecs (Entretiens sur l'Antiquité Classique, Tome XXXV, Vandoevres-Genève, 1988)*, 41 sqq., 62 sqq.; J.F. Salles, *La circumnavigation de l'Arabie dans l'Antiquité classique*, in J.F. Salles (éd.), *L'Arabie et ses bordières (Travaux de la Maison de l'Orient)*, Lyon, 1988, 75-102; *idem*, *Les Achaéménides dans le Golfe arabo-persique*, in *Achaemenid History*, IV, Leiden, 1990, 111-130; P. Briant, *Histoire de l'Empire Perse*, *cit.*, vol. II, 931.

⁴⁸ Pour les deux cartes voir J.L. Myres, *An attempt to reconstruct the maps used by Herodotus*, *Geographical Journal*, VI, 1896, 606-631; *idem*, *Herodotus, Father of History*, Oxford, 1953, 33-40; W. Sieberer, *Das Bild Europas in den Historien. Studien zu Herodots Geographie und Ethnographie Europas und seiner Schilderung der persischen Feldzüge* (Innsbrucker Beiträge zur Kulturwissenschaft, Sonderheft 96), Innsbruck, 1995, 320-333, surtout 325. Pour le caractère symétrique de cette carte, voir F. Hartog, *Le miroir d'Hérodote. Essai sur la représentation de l'autre*, Paris, 1980, 33 sqq.; Sur la première cartographie antique, voir C. Jacob, *Géographie et ethnographie en Grèce ancienne*, Paris, 1991, 35-39 et de même auteur, *L'empire des cartes. Approche théorique de la cartographie à travers l'histoire*, Paris, 1992 174, 183, 277, 461-462.

Colchide, il en résulte que, dans la saga de Sésostri, Hérodote a utilisé la carte d'Aristagoras où l'Asie correspondait en général avec l'Anatolie⁴⁹.

Pour notre étude, la discussion sur l'évolution du contenu géographique du concept d'Asie, nous prouve que la saga de Sésostri a, chez Hérodote, une couleur grecque indubitable⁵⁰. L'historien d'Halicarnasse ne pouvait rencontrer l'acception que Aristagoras donnait à la notion d'Asie dans le livre des prêtres de Memphis, que dans le milieu grec. Tous les essais de trouver une étymologie égyptienne pour l'Asie ne sont pas révélateurs. Aujourd'hui est une certitude le fait que l'égyptien $\alpha 3 s y$ n'a aucune liaison avec Aššuwa – Asia, mais dénommait Alasia /Chypre⁵¹, les vieux Égyptiens nommant les territoires situés au nord de la péninsule Sinaï *Stt*⁵², mais pas avec le sens d'une partie de la terre, «continent», mais de contrées qui se trouvaient au-delà de l'Égypte proprement dit⁵³.

Un autre argument invoqué par Hérodote en faveur de l'historicité de la campagne asiatique de Sésostri est que les Colchidiens de son temps étaient les héritiers des soldats égyptiens qui, après avoir conquis la Colchide, soit ils y ont été abandonnés par le pharaon, soit ils sont restés volontiers sur la rive de Phasis (II, 103-105). Il est étonnant de

⁴⁹ La distinction entre $\kappa \acute{\alpha} \tau \omega$ et $\acute{\alpha} \nu \omega$ est valable seulement pour cette carte. Voir R.P. Vaggione, *Over all Asia?*, cit., 528, n.51.

⁵⁰ Voir aussi, O. Kimball Armayor, *Herodotus' Catalogue of the Persian Empire in the light of the monuments and the Greek literary tradition*, TAPA, 108, 1978, 1-9.

⁵¹ Pour ces essais voir D.J. Georgacas, *The Name Asia for the continent*, cit., 39-41; J. Vercoutter, *L'Égypte et le monde égéen*, cit., 181; M. Bernal, *Black Athena*, cit., 231-234.

⁵² Cfr. R. Givon, in *LÄ*, I, 1975, col.462-463, s.v. *Asia*. A. Gardiner, *Egyptian Grammar*, cit., 592 sq., sv. *Stt* et *Styw*, «asiatiques»; J.B. Pritchard (éd.) *The Ancient Near East. A New Anthology of Texts and Pictures*, vol. II, 1975 (1992), 87-93. Pendant les époques les plus anciennes (les dynasties I-IV), les Égyptiens nommaient les Asiatiques $j w n t j$, «troglodytes». Selon S.P.B. Durnford, *Luwian Linguistics. Some Etymological Suggestions*, RHA, 33, 1975, 53, *Asia* est un mot luvite, dont le radical $*a\check{s}(\check{s})u-$ peut être rapproché du nom luvite pour le cheval, attesté dans la luvite hiéroglyphique $a\check{s}u(wa)-$ et dans le lycien $esbe-$.

⁵³ La même signification a l'expression «les Neuf Arches» qui apparaît sur les inscriptions égyptiennes à l'époque du Nouvel Empire, qui, en fonction du contexte, désignait soit la région syro-palestinienne, soit généralement les contrées asiatiques trouvées sous la domination des pharaons. Cfr. C. Lalouette, *Civilizația Egiptului antic* (traduction du français), București, 1987, 48, 79, 87, 94.

constater qu'à présent même, il y a encore des savants qui acceptent l'opinion d'Hérodote, tout comme ses arguments⁵⁴, quand il est évident, dès la première lecture, qu'il s'agit d'une narration non historique, par un essai maladroit d'apporter de nouveaux témoignages en faveur de l'idée que l'empire de Sésostris avait été le plus vaste parmi ceux qui avaient existé jadis. A partir des documents égyptiens et du Proche Orient, l'historien d'aujourd'hui sait qu'aucun pharaon, ayant le nom de Sénusret, n'a conduit des campagnes militaires plus au nord de la région syro-palestinienne, et que, en général, tout au long de leur histoire, les Égyptiens n'ont pas mené des guerres au-delà du fleuve Euphrate. De même, il sait que si, contrairement à tout ce qu'on a dit, les Égyptiens sont arrivés avec leur armée jusqu'à Colchide, cette armée ne pouvait être conduite par quelque pharaon ayant le nom de Sésostris, sans commettre un grave anachronisme, car, dans le récit hérodotéen, Sésostris a vécu deux générations avant Protée, le roi contemporain à la guerre de Troie, donc entre 1003/2-970/69, tandis que, en réalité les pharaons portant le nom de Sénusret ont régné entre 1912-1842⁵⁵.

Il paraît que l'étape colchidienne de Sésostris et toutes ses conséquences étaient illustrées d'une manière très pâle dans le récit des prêtres memphites puisque Hérodote (II, 104) affirmait qu'il s'était fait déjà une opinion sur l'origine égyptienne des Colchidiens avant d'en entendre des autres (noësaß dè próteron a↔tòß Ç ~kouusaß Állwn légw) et, parce que le problème l'intéressait, il a commencé à poser des questions aux deux peuples et il a appris que les Colchidiens se rappelaient beaucoup mieux les Égyptiens, que les Égyptiens les Colchidiens, mais les Égyptiens croiaient en effet que les Colchidiens étaient les héritiers de l'armée de Sésostris (aß dè moi ἄν frontídi ἡγένετο, εἰρόμην ἡμφotέρουß, kaì mállon οὔ Κόλχοι ἡμμενέατο τῆν Αἰγυπτίων ἢ οὔ Αἰγύπτιοι τῆν Κόλχων;

⁵⁴ Voir, par exemple, M. Bernal, *Black Athena, cit.*, 30-31, 228-230, 245-257; W. Kendrick Pritchett, *The Liar school of Herodotos*, Amsterdam, 1993, 12-16.

⁵⁵ Pour les problèmes mis par la chronologie hérodotéenne de Sésostris par rapport à la chronologie des pharaons Sénusret voir M. Vasilescu, *Études sur la crédibilité d'Hérodote, I, cit.*, 124-126. Dans cette discussion, la circonstance que le nom de Colchide existait depuis de la deuxième partie du XV^e siècle, au moins, tout comme l'on lit dans deux inscriptions de Cnossos, no. 265 et 282, (*ko-ki-da*), n'y retrouve sa place. Pour les inscriptions citées voir M. Ventris, J. Chadwick, *Documents in Mycenaean Greek², cit.*, 365 et 372.

nomízein d' κ̣fasan [οϣ] Αἰγύπτιοι τῆς Σεσύστριοῦ
stratiḗς εἴναι τοῦς Κόλχοις).

De cette déclaration de l'historien d'Halicarnasse on retient, au premier abord, que son opinion sur l'origine des Colchidiens est formée en deux étapes. Dans la première il a établi la liason entre les Colchidiens et les Égyptiens grâce à une réflexion personnelle (γνῶμη) que la deuxième l'a confirmée par les discussions menées avec des individus appartenant aux deux peuples (~κοῦ). Nous retenons encore que les discussions n'ont pas été menées avec des οϣ Ἰρέες mais avec des οϣ Αἰγύπτιοι et οϣ Κόλχοι⁵⁶.

Où ont eu lieu ces discussions? En Égypte, en Colchide ou tant en Égypte qu'en Colchide? A ces questions il n'y a pas de réponse sûre, le texte hérodotéen laissant place à toute possibilité. Tout de même nous pourrions manifester quelques préférences. Si l'historien pouvait procéder à une investigation pendant son séjour égyptien, le questionnaire des Colchidiens en Colchide est très peu probable. La lecture des *Histoires* ne confirme et n'infirme non plus la possibilité d'Hérodote d'avoir été dans le pays de la toison d'or, situé au bout du monde, mais elle ne suggère l'existence, à l'époque de l'historien, de quelque colonie égyptienne à Colchide, à l'exception de celle du temps de Sésostris, certes, mais il est préférable de la laisser dans le domaine du conte. Du texte d'Hérodote (II, 97) on apprend que la Colchide faisait partie du empire perse, ayant un certain degré d'autonomie⁵⁷, et un contingent colchidéen complétait les rangs de l'armée de Xerxes pendant la campagne contre les Grecs (VII, 79). C'est pourquoi, l'hypothèse selon laquelle les interlocuteurs colchidiens d'Hérodote ont été des soldats de l'armée perse stationnée en Égypte⁵⁸ est très plausible. C'est un fait très documenté que dans l'empire

⁵⁶ Voir aussi D. Fehling, *Herodotus and his "Sources", Citation, Invention and Narrative Art* (ARCA, Classical and Medieval Texts, Papers and Monographs, 21), Leeds, 1989, 19 et n.9; C. Obsomer, *Les campagnes*, cit., 126 sq.

⁵⁷ Xén. *Anab.* VII, 8, 25, énumère plusieurs populations autonomes «du pays du roi» (basiléως χῆρα), parmi lesquels les Phasiens et les Colchidiens. Pour les rapports entre la Colchide et l'empire perse voir G.R. Tsetskhladze, *Colchis and the Persian Empire: the problems of their relationship*, Silk Road Art and Archaeology, 3, 1993/4, 11-49; idem, *Colchis, Greeks and Achaemenids in the 7th-5th centuries B.C.: a critical look*, Klio, 76, 1994, 95-101; P. Briant, *Histoire de l'empire perse*, cit., 406 sqq.; D. Braund, *Georgia in Antiquity. A History of Colchis and Transcaucasian Iberia 550 BC-AD 562*, Oxford, 1994, 122 sqq.

⁵⁸ C. Obsomer, *Les campagnes de Sésostris*, cit., 129. Certaines savants considèrent qu'Hérodote a eu cette discussion plutôt avec les Colchidiens

des Achéménides la structure ethnique a souffert des transformations significatives, à la suite du processus de mélange de diverses ethnies, ayant très souvent des origines et des langues très différentes. Mais l'élément le plus hétéroclite du point de vue ethnique a été, sans doute, l'armée⁵⁹. En ce qui concerne l'Égypte, les documents araméens, découverts en nombre considérable à Éléphantine et Memphis - deux parmi les plus importants centres militaires de cette partie de l'empire - démontrent pleinement ce mosaïque ethnique que le représentait l'armée perse. À Memphis, ce caractère composite visait aussi les ateliers royaux⁶⁰. Malheureusement, dans ces documents n'apparaissent pas les Colchidiens, en tant que militaires ou ouvriers, mais cette situation peut être soumise au hasard des découvertes ou également au fait que les documents araméens ne représentaient pas des actes officiels, destinés à enregistrer consciencieusement un certain état de fait. C'est pourquoi le témoignage d'Hérodote (II, 104) sur la discussion qu'il a eue avec les Colchidiens complète le tableau ethnique de l'Égypte Achéménide.

La présence des Colchidiens en Égypte lorsque l'historien se trouvait dans ce pays, après la révolte anti perse conduite par Inaros (Hdt. III, 12 et 15; VII, 7) est facile à comprendre, puisque, pour l'étouffer, le roi Artaxerxes a envoyé de nouveaux contingents de soldats dans la citadelle

rencontrés en Égypte ou en Asie Mineure qu'avec ceux de Colchide. Cfr. G. Breddin, *Bedenken gegen Herodot's asiatische Reisen*, Magdeburg, 1857, 5; A. Wiedemann, *Herodots zweites Buch mit sachlichen Erläuterungen*, Leipzig, 1890, 409; F. Jacoby, *Herodotos, cit.*, 260.

⁵⁹ Cfr. P. Briant, *Histoire de l'empire perse, cit.*, 522 sqq.

⁶⁰ De riche littérature concernant la composition ethnique de l'Égypte achéménide voir, Ed. Meyer, *Der Papyrusfund von Elephantine. Dokumente einer jüdischen Gemeinde aus Perserzeit und das älteste erhaltene Buch der Weltliteratur*, Leipzig, 1912, surtout 32-38; E.G. Kraeling, *The Brooklyn Museum Aramaic Papyri. News Documents of the fifth century B.C. from the Jewish colony at Elephantine*, New Haven, 1953, 49; B. Porten, *Archives from Elephantine. The life of ancient Jewish military colony*, Berkeley-Los Angeles, 1968, 28 sqq.; P. Grelot, *Études sur les textes araméens d'Éléphantine*, Revue Biblique, 78, 1971, 515-541; idem, *Notes d'onomastique sur les textes araméens d'Égypte*, Semitica, 21, 1971, 95-117; idem, *Documents araméens d'Égypte*, Paris 1972, *passim*, mais surtout 7-9, 33-59, 41, 44-46 et 48; J.B. Segal, *Aramaic texts from North Saqqarâ* (Egipt Exploration Society), London, 1983, 79; Ch. Tuplin, *Xenophon and the garrisons of the Persian Empire*, Archäologische Mitteilungen aus Iran (Berlin), 20, 1987, 218-222; S. Mazzone, *Lo sviluppo degli insediamenti Syria in età persiana*, Egitto e Vicino Oriente, 14/15, 1991-1992, 65-66; P. Briant, *Histoire de l'empire perse, cit.*, 523 sq., 981.

memphite, parmi lesquels pourraient se trouver aussi des soldats des rives du fleuve Phasis⁶¹. Le résultat immédiat de cette interprétation est le refus de l'hypothèse moderne selon laquelle le texte hérodotéen, II, 104 est une preuve du voyage de l'historien à Colchide⁶², et de l'autre, excessive, qui présuppose deux voyages d'Hérodote en Égypte, l'une avant et l'autre après la discussion avec les Colchidiens⁶³.

Le fait que Hérodote a posé des questions aux Égyptiens et aux Colchidiens en Égypte résulte d'une manière implicite de la réponse donnée par les deux peuples: c'était normal que les Colchidiens qui se trouvaient en Égypte se rappelaient mieux les Égyptiens, que les Égyptiens les peu nombreux Colchidiens, originaires d'un pays très éloigné, qui auront été dans la satrapie de la vallée du Nil. En plus, la réponse implique le fait que seulement les Égyptiens aient cru que les Colchidiens étaient les héritiers de l'armée de Sésostris et non l'inverse, ce qui était naturel, parce que la saga de Sésostris était égyptienne⁶⁴.

⁶¹ Pour la révolte anti perse des années 464-454, voir P. Briant, *Histoire de l'empire perse, cit.*, 591-594.

⁶² Voir dans ce sens, F. Jacoby, *Herodotos, RE*, Suppl. II, 1913 (= *Griechische Historiker*, Stuttgart, 1956) 258; K. von Fritz, *Herodotus and the growth of Greek historiography*, in TAPhA, 67, 1936, 318 sq.; M. Pohlenz, *Herodot. Der Erste Geschichtschreiber des Abendlandes*, Leipzig-Berlin, 1937 (Stuttgart, 1961), 196; Ph.-E. Legrand, *Notice à Hérodote*, II, 55 sq. et *Hérodote. Introduction*, 28; J.L. Myres, *Herodotus, Father of History, cit.*, 5, 45. P. Alexandrescu, *Călătoriile lui Herodot în Marea Neagră*, Pontica, XI, 1978, 18-19, suppose qu'Hérodote a visité d'abord la Colchide, puis il est revenu jusqu'à Sinope, d'où il a traversé la mer Noire vers les colonies grecques situées au bord de nord de celle-ci.

⁶³ J.E. Powell, *The History of Herodotus* (Cambridge Classical Studies, 4), Cambridge, 1939, 25. Pour la critique de ces hypothèses voir aussi D. Fehling, *Herodotus and his "Sources", cit.*, 17, n.5; O. Kimball Armayor, *Did Herodotus ever go to the Black Sea?*, HSCPh, 82, 1978, 57 sqq.; A. B. Lloyd, *Herodotus, Book II. Commentary 99-182, cit.*, 22 et C. Obsomer, *Les campagnes de Sésostris, cit.*, 129 n.462.

⁶⁴ C. Obsomer, *Les campagnes, cit.*, 129 sq., qui à ce point est très spéculatif. Ph.-E. Legrand, *Hérodote. Introduction*, 28, a une autre explication, peu convaincante: «Ce texte nous met en présence d'un dilemme: ou bien il nous faut croire, ce qui est peu plausible, que Hérodote est allé plusieurs fois dans l'un des deux pays; ou bien force est d'admettre qu'avant de visiter celui où il alla un premier bien, il avait une connaissance superficielle des habitants de l'autre, de leur apparence physique, de certains de leurs usages. Or, il est hors de doute qu'un Grec de Halicarnasse pouvait être mieux renseigné sur les Égyptiens sans être allé en Égypte que sur les Colchidiens sans être allé en Colchide».

D'ailleurs il est inimaginable comment Hérodote aurait pu apprendre des Colchidiens de Colchide, qu'ils provenaient de cette partie de l'armée de Sésostris, qui, autrefois, avait décidé de ne plus revenir dans la patrie!⁶⁵.

La discussion menée par Hérodote avec les Égyptiens et avec les Colchidiens d'Égypte, la réponse positive des Égyptiens, qui consolidait sa propre réflexion, tout comme le fait que, selon toutes les probabilités, les prêtres memphites aient eu des connaissances vagues sur l'ascendance égyptienne des Colchidiens, nous font conclure que le roman de Sésostris s'était adapté aux réalités du moment. La présence des Colchidiens en Égypte et le fait que la Colchide était entrée dans la composition de l'empire perse non par une conquête effective (Hdt., III, 97) ont déterminé la propagande égyptienne anti perse d'attribuer à Sésostris la domination aussi sur cette terre située au bout du monde. Autrement dit, les *Histoires* ne permettent pas de croire, en fin de compte, qu'il s'agit d'une création artificielle d'Hérodote. Mais les arguments invoqués par l'historien pour soutenir l'opinion que les Colchidiens étaient en effet les héritiers des soldats de Sésostris peuvent être considérés artificiels. Ces derniers sont quatre: 1. Le teint brun et les cheveux crépus des Colchidiens; 2. Tout comme les Égyptiens, les Colchidiens pratiquaient la circoncision depuis toujours; 3. Les Égyptiens et les Colchidiens seulement travaillaient le lin de la même façon; 4. La manière de vivre et la langue des Égyptiens et des Colchidiens se ressemblent. Examinons les à tour de rôle.

Le premier argument, douteux, selon lui, car d'autres gens avaient les mêmes traits, était que ceux de Colchis sont *melágxoreß* et *o↔lótrixeß*, «le teint basané et les cheveux crépus». Cette observation devait être suivie de la déduction, que l'auteur n'exprime pas explicitement

⁶⁵ Il est très intéressant à remarquer qu'Hérodote, s'il a été vraiment en Colchide, n'a pas posé des questions aux Grecs qui s'y trouvaient sur l'origine de la population locale. Il est tout à fait instructif que la littérature grecque contemporaine ou antérieure à Hérodote, qui se rapportait à Colchide, ignorait l'origine égyptienne des Colchidiens. Pour l'image de Colchide pendant l'Antiquité voir, D. Braund, *Georgia in Antiquity*, cit., 8 sqq. Pour les colonies grecques de Géorgie, voir O. Lordkipanidze, *La Géorgie et le monde grec*, BCH XCVIII, II, 1974, 897-948 et P. Alexandrescu, *Dosar pentru Marea Neagră*, in J. Boardman, *Grecii de peste mări* (traduction de l'anglais), Bucureşti, 1988, 427-428; G.R. Tsetskhladze, *Greek Colonisation of the Black Sea Area, Stages, Models, and Native Population*, in G. R. Tsetskhladze (éd.), *The Greek Colonisation of Black Sea Area. Historical Interpretation of Archaeology* (Historia Einzelschriften, Heft 121), Stuttgart, 1998, 35 sqq.

mais qui résulte de la logique de la phrase, que les Égyptiens étaient identiques du point de vue des traits physiques. Jusqu'ici, rien de surprenant, puisque Hérodote, avait pu rencontrer les deux termes de la comparaison, les Colchidiens et les Égyptiens, également en Égypte, nous l'avons vu, et dans la littérature antérieure à lui. Ainsi, chez Pindare (*Pyth.*, IV, 212) les Colchidiens avaient la peau bistrée (kelainbpeß), tout comme les Égyptiens d'Eschyle (*Prom.*, 808, 851; *Suppl.*, 719)⁶⁶. C'est pourquoi, pour Hérodote, l'occasion d'invoquer cette ressemblance comme une preuve de la campagne de Sésostris en Colchide, même douteuse, était très tentante. Du texte d'Hérodote ne résulte pas que les Égyptiens et les Colchidiens étaient de race noire, contrairement à l'opinion de quelques savants modernes qui ont traduit le terme de melágxoreß par «noirs»⁶⁷, car, si du point de vue anthropologique les vieux Égyptiens avaient une composante sûre négroïde⁶⁸, on ne peut dire la même chose sur les Colchidiens, dont les héritiers sont, essentiellement les Géorgiens d'aujourd'hui⁶⁹. D'ailleurs l'écriture

⁶⁶ Dans la littérature grecque le teint brun et les cheveux crépus étaient spécifiques aux non Grecs. Voir M.E. Irwin, *Colour Terms in Greek Poetry*, Toronto, 1974, 112-126; idem, *Odysseus' "Hyacinthine Hair" in Odyssey 6. 231*, Phoenix, 44, 1990, 209.

⁶⁷ Voir, par exemple, M. Bernal, *Black Athena, cit.*, 245 sqq.; W. Kendrick Pritchett, *The Liar School of Herodotos, cit.*, 12 sqq.; F. Vanț-Ștef, *Herodot, Istorii*, vol. I, București, 1961, *ad.loc.* Traduit de cette manière ce mot a fait couler beaucoup d'encre sur les débuts des discussions concernant les races humaines. Cfr. D.S. Wisen, *Herodotus and the modern debate over race and slavery, cit.*, 3-16; D. Braund, G.R. Tsetchladze, *The Export of the Slaves from Colchis*, CQ, 39, 1989, 124-125.

⁶⁸ Pour l'encadrement anthropologique des vieux Égyptiens voir les études de G. Mokhtar et J. Vercoutter, in G. Mokhtar (éd.) *General History of Africa*, II, Berkley, 1981, chap.I et surtout 36-37 et 59, où l'on accentue le caractère négroïde des Égyptiens. Ce caractère ne doit pas être quand même absolu car les Égyptiens d'aujourd'hui sont, du point de vue anthropologique, les héritiers de ceux de l'Antiquité auxquels il faut ajouter, certes, une significative composante arabe. Voir aussi F. Snowden, *Bernal's "Blacks", Herodotus and Other Classical Evidence*, Arethusa, numéro spécial, 1989, 83-109, surtout 88. F. Yurco, *Were the Ancient Egyptians Black or White?*, BAR, 15, 1989, 24-29, 58; L. A. Trittle, LCM, 17,6, 1992, 88.

⁶⁹ La conclusion de O. Kimball Armayor, *Sesostris and Herodotus*, *cit.*, 64, est correcte: «Whatever the context, Herodotus does not really know what the Colchidians looked like or he would not call they black and woolly-haired. He would know, if he really went to Colchis». Vladimir Iliescu, dans son commentaire

hippocratique *Perì ~érwn, @dátwn, tópwv*, 15⁷⁰, rédigée lorsque Hérodote était probablement encore en vie⁷¹, dit, en conformité avec la doctrine du déterminisme climatique sur l'aspect et le comportement des gens, professée par le médecin philosophe de Cos et de ses adeptes⁷², que, grâce aux conditions de l'environnement, les gens qui habitaient le long du fleuve Phasis sont différents, du point de vue physique, par rapport aux autres, en étant de haute taille, gras et jaunes, comme s'ils étaient atteints d'ictère⁷³, et Aristote, *Gen. an.*, V, 3, 30 782 b croyait que

au chapitre 55,4 du livre Ier de la *Bibliothèque historique* de Diodore de Sicile, București, 1981, 118, croit, sur les dires de Hdt. II, 104, que la population de Colchide était noire, «et à Suchumi il y avait même une petite colonie de Noirs». Mais il ne dit pas que ces Noirs ont été des esclaves africains, apportés par les Turcs, lorsqu'ils avaient la domination sur ce territoire. Cfr. M. Bernal, *Black Athena*, II, 249-250 et la bibliographie citée. En dépit de cette vérité, P. T. English, *Cusithes, Colchians and Khazares*, *Journal of Near Eastern Studies*, 18, 1959, 49-53 et M. Bernal, 250, n'ont pas résisté à la tentation de lier une partie de ces Noirs historiques des "Noirs" égyptiens venus avec Sésostri. Pour un regard rapide sur l'anthropologie de Colchide, voir l'ouvrage de P.T. English sus mentionné, 49-53 et M.L. Lang, *The Georgians*, London, 1966, 18-26.

⁷⁰ J'y suis l'édition Budé de J. Jouanna, *Hippocrate. Aires, Eaux, Lieux*, Paris, 1996.

⁷¹ Selon J. Jouanna, 82, l'ouvrage peut être daté vers 430 ou un peu plus tard, à la transition entre Hérodote et Thucydide.

⁷² Sur la signification de cette écriture et sur le rapport éventuellement polémique avec Hérodote, voir, F. Heinemann, *Nomos und Physis. Herkunft und Bedeutung einer Antithese im griechischen Denken des 5. Jahrhunderts*, Basel, 1945, 13sq; W. Backhaus, *Der Hellenen – Barbaren – Gegensatz und die hippokratische Schrift perì ~érwn, @dátwn, tópwv*, *Historia*, 25, 1976, 170-185; H. Grensemann, *Das 24. Kapitel von De aeribus, aquis, locis und die Einheit der Schrift*, *Hermes*, 107, 1979, 423-441; J. Jouanna, *Les causes de la défaite des barbares chez Eschyle, Hérodote et Hippocrate*, *Kthema*, 6, 1981, 3-15; J. A. López Férez, *Los escritos hipocraticos y el nacimiento de la identidad europea*, in H.A. Khan (éd.), *The Birth of the European Identity: the Europe Asia Contrast in Greek Thought, 490-322 BC*, Nottingham, 1994, 90-123, et la réponse, dans le même volume, de V. Nutton, 124-130; R. Thomas, *Herodotus in Context, cit.*, 86-98. Pour l'application de cette doctrine à la théorie de la «décadence perse», voir P. Briant, *Histoire et idéologie. Les Grecs et la «décadence perse»*, in *Mélanges Pierre Lévêque*, éd. par Marie-Madeleine Mactoux et Evelyne Geny (Centre de Recherche d'Histoire Ancienne, vol. 82), 2, *Anthropologie et société*, Paris, 1989, 33-45.

⁷³ O. Kimball Armayor, *Did Herodotus ever go to the Black Sea?*, *HSCPh*, 82, 1978, 71, croit que cette description vaut mieux avec le type mongoloïde. Voir

les populations du Pont Euxin avaient les cheveux lisses. À cause de ce fait, et d'autres encore sur lesquels nous ne pouvons pas nous y attarder, dans ce cas, la traduction correcte du mot *melágxoreß* est «la peau (le teint) basané(e)»⁷⁴. Des études assez récentes ont mis en relief le fait que les Grecs aient parlé du teint basané et les cheveux crépus des Colchidiens, par contraste au visage pâle et les cheveux longs des Scythes avec lesquels ils étaient souvent en contact⁷⁵.

Si le teint brun et les cheveux crépus sont, pour Hérodote, des arguments douteux en ce qui concerne l'origine égyptienne des Colchidiens, la preuve péremptoire de cette ascendance est que (II, 104), de tous les gens, seulement les Colchidiens, les Égyptiens et les Éthiopiens pratiquent la circoncision depuis toujours (*~llà toîsde kaî mâllon †ti moûnoi pântwn ~nqrýpwn Kólxoi kaî Aegúptioi kaî Aeqíopeé peritámnontai ~p' ~rxêß tà aædoíã*)⁷⁶, tandis que les Phéniciens et les Syriens de Palestine disent qu'ils ont appris cette habitude des Égyptiens, et les Syriens de la région des rivières Thermodon et Parthenios, tout comme leurs voisins les Macrons, témoignent qu'ils ont pris cette habitude récente des Colchidiens

aussi H. Grensemann, *Das 24. Kapitel, cit.*, 436-438. D. Braund, *Georgia in Antiquity, cit.*, 50, considère que certains détails de la description hippocratique de la Colchide «can be confirmed by archaeology», en étant une preuve que «it was based on real knowledge of the Colchian plain»

⁷⁴ Pour détails voir A.B. Lloyd, *Herodotus, Book II. Commentary 98-182, cit.*, 20 sqq. Ph.-E. Legrand, *ad loc.* traduit «ils ont la peau brune». O. Kimball Armayor, *Did Herodotus ever go to Egypt? cit.*, 60 sqq., et *Sesostris and Herodotus, cit.*, 64, traduit par «black- skinned», ce qui le fait à se demander si Hérodote a été en effet en Égypte et en Colchide, pendant que ni les Égyptiens ni les Colchidiens n'étaient pas des négroïdes. Pour le problème si Hérodote a connu la mer Noire, voir aussi D. Braund et G.R. Tsetskhladze, *The Export of Slaves from Colchis, cit.*, 124-125 ; S. West, *Herodotus in the North ? Reflections on a Colossal Cauldron* (4.81), *Scripta Classica Israelica*, XIX, 2000, 15-34. L'étude de D. Braund, *Colchian Physiogony, Slavery and Herodotus*, in *Prichernomor'ye VII-V v.v. do n.e.: Materialy V simpoziuma, Vani, 1987*, Tbilisi, 1990, ne m'a pas été accessible.

⁷⁵ Cfr. F.M. Snowden Jr., *Bernal's "Blacks", cit.*, 83-96; L.A. Tritle, compte rendu chez M. Bernal, *Black Athena*, II, London, 1991, LCM, 17, 6, 1992, 81-96; M. E. Irwin, *Odysseus "Hyacinthine Hair", cit.*, 205-218; D. Braund, *Georgia in Antiquity, cit.*, 50. Quelques auteurs ont inclus la Colchide en Scythie. Cfr. *Schol.Eur. Med.*, 9; *Schol.Pind.Olymp.*, 13, 53. Il paraît que Timonax, *FGrHist* 842 F 2 = *Schol. Apoll. Rhod.*, 4, 1217/9a, incluait, dans sa *Schythica*, aussi Colchide.

⁷⁶ Diod., I, 65, rend les paroles d'Hérodote.

(Foínikeß dè kaì Súrïoi oÿ ἄν τῆ Palaistính kaì a↔toì |mologéousi par 'Aēguptíwn memaqhkénai, Súrïoi dè oÿ perì Mákrwneß oÿ toútoisi ἄstugeítoneß, ἄonteß ἄpò Kólxwn fasì newstì memaqhkénai).

Hérodote, a-t-il appris vraiment de Syriens de la région des rivières Thermodon et Parthenios, et de leurs voisins, les Macrons, qu'ils avaient emprunté de Colchidiens la coutume de la circoncision? Il faut avouer qu'à cette question il n'y a pas de réponse sans équivoque, parce que, en dehors de l'affirmation d'Hérodote, on n'a aucun indice que ces peuples pratiquaient la circoncision. En ce qui concerne le fait que l'historien d'Halicarnasse a parlé avec ces populations, sur leur territoire d'origine, nous en avons des doutes très justifiés, qui résultent de la géographie absurde étalée. Les rivières Thermodon et Parthénios se jettent dans le Pont Euxin. Le premier traverse la Cappadoce, en arrosant la plaine Thémiskyra⁷⁷. Le deuxième se trouve, loin à l'ouest, à une distance d'environ de 3400 stades (= approximativement 620 km)⁷⁸, en séparant la Bithynie de la Paphlagonie (Strabon, XII, 3,9, p. 544)⁷⁹. Hérodote (I, 72) dit que, dans cette région, sous la dénomination des «Syriens», les Grecs nommaient en réalité les Cappadociens. Strabon (XII, 3,9, p.544), en commentant les paroles d'Hérodote, affirme qu'à son époque aussi, les Cappadociens portaient le nom de Leucosyriens, des «Syriens blancs», pour se différencier de Mélanosyriens, les «Syriens noirs», qui habitaient au sud de la montagne Taurus⁸⁰. La plupart du territoire entre Thermodon et Parthénios (environ 530 km) se trouvaient en Paphlagonie, et, c'est

⁷⁷ La tradition littéraire ionienne plaçait à l'est de Thermodon, le pays des Chalybes. Cfr. Hécatée, *FGrHist* 1 F 203 (=Steph.Byz., s.v. Xálubeß); *Anon. Pont.Eux.*, 31 (*GGM* I, p.409); Eustath. *Dion.Per.*, 767 (*GGM* II, p.351).

⁷⁸ Cette distance résulte des mesures de Strabon, XII, 3, 7-15, p.543-547.

⁷⁹ Pour Thermodon, voir aussi Xén. *Anab.*, V, 6; VI, 2; Skylax, 89 (*GGM* I, p.66); *Anon. Peripl. Pont. Eux.*, 29 (*GGM* I, p.408); Strab., I, 3, 7, p.52; VII, 3, 6, p.298; XII, 3, 15, p.547 etc. Pour Parthénios, *II.*, B 854; Hes. *Theog.*, 344; Xén. *Anab.*, V, 69; VI, 2; Strab., XII, 3, 8, p.543; Ptol., V, 1, 7; Scymn., 968 (*GGM* I, p.237); Arrian., *Peripl. Pont. Eux.*, 19-20 (*GGM* I, p.385); Amm. Marc., XII, 16, 19. Steph. Byz., s.v., affirme, erronément que la rivière traversait la cité Amastris. Sur ces rivières voir aussi L. Schmitz, in W. Smith (éd.), *Dictionary of Greek and Roman Geography, cit.*, II, 553-554, s.v. *Parthenius*, et 1161, s.v. *Thermodon*.

⁸⁰ Les deux dénominations existaient aussi à l'époque d'Hérodote, puisque Hécatée, *FGrHist* 1 F 201, dans un fragment conservé par Etienne de Byzance, s.v. Teíria, dit que cette localité, située probablement en vers le littoral du Pont Euxin, était πόλις Leukosúrwn.

pourquoi, Hérodote aurait dû dire que la Paphlagonie est habitée par les Syriens⁸¹. Mais, s'il en avait dit, il se serait contredit lui-même, car, dans I,6, il affirme très clairement que le fleuve Halys séparait les Syriens cappadociens de Paphlagoniens⁸². Ou, il aurait dû mentionner qu'il existait une enclave de Syriens cappadociens en Paphlagonie, mais il ne l'a pas fait, parce que, très probablement, il n'existait pas une chose pareille, vu qu'aucune source postérieure ne la rappelait⁸³. Strabon (XII, 3, 1-42, p. 540-563), auquel doit lui accorder du crédit concernant une bonne connaissance de sa région natale, nous donne beaucoup de détails sur la géographie et l'ethnographie du littoral septentrional de l'Asie Mineure, de Paphlagonie jusqu'à Colchide, mais il ne sait rien sur les Syriens de Paphlagonie. Puis, les Macrons qui habitaient le territoire autour de la colonie grecque Trapézonte⁸⁴, ne pouvaient être *~stugeítoneß*, «les voisins» des Syriens de Cappadocie et de Paphlagonie, puisque de l'embouchure de la rivière Thermodon jusqu'à Trapézonte, sont, selon Strabon, XII, 3, 15-17, p. 547-548, exactement 2140 stades (396 km). Enfin, le fait qu'Hérodote avait une représentation vague de la géographie et de l'ethnographie du littoral nordique de l'Anatolie est visible de I, 28, où, en énumérant les peuples de l'ouest du fleuve Halys qui sont arrivés sous l'oppression du roi lydien Crésus, il insère aussi les Chalybes, qu'il place entre Mariadyniens et Paphlagoniens, lorsqu'en réalité, le pays de

⁸¹ Sur Paphlagonie, voir W. Ruge, K. Bittel, *RE*, XVIII, 2, 1949, col.2486-2550, s.v.; K. Dörner, in *Der kleine Pauly*, IV, 1972, col.1585-1586, s.v.; Chr. Marek, *Stadt, Ära und Territorium in Pontus-Bihtynia und Nord-Galatia* (Istanbuler Forschungen, Bd. 39), Tübingen, 1993, 14-20. Sur la façon dont elle est rendue par Hérodote, voir D. Müller, *Topographischer Bildkommentar*, cit., 184-188 et 222.

⁸² Voir aussi Strabon, XII, 3, 9, p. 544 et 25, p. 552, avec les observations de L. Robert, *Noms indigènes dans l'Asie - Mineure greco-romaine*, I (Bibliothèque archéologique et historique de l'Institut français d'archéologie d'Istanbul, XIII), Paris, 1963, 529-530.

⁸³ Dans certaines sources tardives, Arrian., *Peripl. Pont.Eux.*, 21 (GGM I, p.387); Marcian., *Epitome Peripl.Menip.*, 9, 7 (GGM I, p.571); Anon., *Peripl. Pont. Eux.*, 20 (GGM I, p.406), on mentionne seulement un petit promontoire (*Ἄκρα leptè*) sur la côte paphlagonienne, près de Carambis, nommé *Suriáß*. Le nom moderne est Indjeburn. Voir aussi L. Schmitz, in W. Smith (éd.), *Dictionary of Greek and Roman Geography*, cit., II, 1080, s.v. *Syrias*; W. Ruge, *RE*, XII, 2, 1925, col. 2072, s.v. *Lepte*.

⁸⁴ Xén. *Anab.*, IV, 8, 1-22; Strab. XII, 3, 18, p.548, dit que, pendant son époque les Macrons se nommaient Sannes. Voir aussi D. Müller, *Topographischer Bildkommentar*, cit., 176.

ceux-ci se trouvait à l'est de ce fleuve, plus exactement à l'est du fleuve Thermodon⁸⁵.

Cette géographie contradictoire met sous le signe de doute le fait que Hérodote ait connu personnellement, comme il veut nous suggérer, toutes ces populations du littoral nordique de l'Asie Mineure qui pratiquaient la circoncision. C'est une autre raison pour laquelle l'hypothèse moderne qui dit que l'historien a parcouru deux fois les chemins de là-bas, une fois de Byzantion jusqu'à Colchide et puis de Colchide jusqu'à Sinope, où il s'est embarqué pour traverser vers le nord la mer Noire⁸⁶, doit être considérée avec réserve.

Si sur l'origine de la circoncision chez les Syriens du littoral pontique et chez les Macrons du voisinage de la colonie Trapézonte et même sur la pratique de cette coutume par les populations susmentionnées peuvent être exprimées seulement des réserves, soient-elles très justifiées, sur l'emprunt de la coutume en question des Égyptiens, par les Phéniciens et les Syriens de Palestine nous avons des données plus éloquentes. Hérodote (II,104) nous laisse comprendre qu'il a parlé personnellement avec les Phéniciens et les Syriens de Palestine. Malheureusement nous ne savons pas exactement ce que l'historien comprenait par ces Phéniciens et Syriens qui pratiquaient la circoncision⁸⁷, mais Josèphe Flavius (*contra Apionem* I, 171, cfr. *Antiq.*, VIII, 10, 3) dit que les Juifs étaient le seul peuple circoncis de Palestine et, c'est pourquoi, dans ce passage Hérodote devait les viser.

Le raisonnement de l'auteur des *Antiquités judaïques* mérite toute l'attention, car il est fait par un Juif qui connaissait bien le passé de son peuple, tant de son propre expérience que des écrits sacrés des Juifs. En effet, dans l'*Ancien Testament* il y a beaucoup de références à la circoncision, mais aucune ne peut nous dire que cette coutume était connue aussi par les non Juifs de Palestine. Au contraire, elles excluent ces derniers. Dans le livre de *Genèse* (33, 18; 34, 14), dont la rédaction

⁸⁵ Xén. *Anab.*, IV, 7; V, 5; Strab., XII, 3, 19, p.549; Plut., *Lucull.*, XIV; Festus Avienus, *Descript.Orb.*, 956; Skylax, 88 (GGM I, p.88); *Anon.Peripl.Pont.Eux.* 31 (GGM I, p.409); Dion.Per., 768 (GGM II, p.152); Eustath. *Dion.Per.*, 767 (GGM II, p.530) etc. Voir aussi D. Müller, *Topographischer Bildkommentar, cit.*, 111-112.

⁸⁶ Voir, dans ce sens, P. Alexandrescu, *Călătoria lui Herodot, cit.*, 28-29.

⁸⁷ Voir aussi T.L. Thompson, *Defining History and Ethnicity in the South Levant*, in L.L. Grabbe (éd.), *Can a "History of Israel" be written?* (Journal for the Study of the Old Testament. Supplement Series 245, Europe Seminar in Historical Methodology 1), Sheffield, 1997, 165-187, surtout 176.

est placée dans la période postexilique, mais qui a synthétisé des expériences plus anciennes⁸⁸, nous lisons que les habitants de la cité Sihem de Canaan n'étaient pas circoncis. On apprend des autres vieux écrits bibliques (*Jud.* 14, 3; 15, 18; *I Sam.* 14, 6; 17, 26; 18, 25, 27; *II Sam.* 1, 20)⁸⁹, que ni les Philistins n'avaient cette habitude. *Deutéro-Ésaïe* (52,1), qui reflète du point de vue idéologique un moment qui peut être situé pendant l'époque du règne de Darius, autour de l'année 500 av.J.-C.,⁹⁰ prophétise que dans la cité sainte de Jérusalem n'entrera plus aucun homme non circoncis ou impur. Enfin dans la prophétie d'*Ezéchiel* (28,10) contre le Tyr, qui trahit la situation politique complexe de la région de Canaan de l'époque de Nabuchodonosor II⁹¹, on dit que le roi de cette ville mourra tué par un étranger, non circoncis.

⁸⁸ Pour les problèmes soulevés par la *Genèse*, voir surtout T.L. Thompson, *The Historicity of the Patriarchal Narratives. The Quest for the Historical Abraham* (Beiheft zur Zeitschrift für Alttestamentlichwissenschaft 133), Berlin - New York, 1974, *passim*, surtout 315-326; idem, *A New Attempt to Date the Patriarchal Narratives*, *Journal of the American Oriental Society*, 98, 1, 1978, 76-84; J. Van Seters, *Abraham in History and Tradition*, New Haven, 1975; B. Mazar, *The Early Biblical Period. Historical Studies* (éd. S. Ahituv et B.A. Levine), Jerusalem, 1986, 49-62.

⁸⁹ Selon Martin Noth, *Überlieferungsgeschichtliche Studien*, Halle (Saale), 1943, a existé une histoire deutéronomique, formée des livres *Josué*, *Juges*, *I et II Samuel*, *I et II Rois*, rédigée probablement au VI^e siècle av. J.-C. Voir aussi, J. van Seters, *In Search of History*, *cit.*, 322 sqq; E. Blum, *Die Komposition der Vätergeschichte* (Wissenschaftliche Monographien zum Alten und Neuen Testament 57), Neukirchen-Vluyn, 1984, *passim*; G. Garbini, *Storia e ideologia nell'Israele antico*, Brescia, 1986, surtout 110-123; T.L. Thompson, *Early History of the Israelite People: from the Written and the Archaeological Sources*, Leiden, 1992, 94-95; L.L. Grabbe, *Writing Israel's History at the End of the Twentieth Century* et A. Kuhrt, *Israelite and Near-Eastern Historiography*, études publiées dans A. Lemaire & M. Saebo (éds.), *Congress volume Oslo, 1998*, *cit.*, 210 et, respectivement, 272-273.

⁹⁰ Cfr. G. Garbini, *Storia e ideologia*, *cit.*, 115-116. Pour les problèmes concernant la composition du *Livre d'Ésaïe*, voir aussi N.H. Ridderbos, in *DB*, 618-619; A. de Pury et T. Römer, *Terres d'exil et terres d'accueil! Quelques réflexions sur le judaïsme postexilique face à la Perse et à l'Égypte*, *Transeuphratène*, 9, 1995, 31; *Traduction œcuménique de la Bible*, *cit.*, 463-467.

⁹¹ Cfr. G. Garbini, *Storia e ideologia*, *cit.*, 114. Pour R. Liwak, *Überlieferungsgeschichte Problem des Ezechielbuches*, Bochum, 1976, *passim*, le livre d'*Ezéchiel*, tout comme les autres livres prophétiques, a été essentiellement rédigé à l'époque perse et reflète la position des Juifs exilés en Mésopotamie. Cfr. et A. de Pury et T. Römer, *Terres d'exil*, *cit.*, 32.

De textes bibliques concernant la circoncision résulte en effet qu'en Palestine, au temps d'Hérodote, seulement les Juifs pratiquaient cette coutume, et que Josèphe Flavius a correctement identifié les Syriens et les Phéniciens de Palestine, dont parle Hérodote, avec les Juifs. Si la situation en est exacte, il est difficile à comprendre comment ces Juifs, contemporains d'Hérodote, sur lesquels, après leur retour dans le pays de l'exil babylonien, on essayait, probablement par l'activité d'Ezra, d'imposer la *Thora* en tant que guide unique dans la vie⁹², ont raconté à l'historien grec qu'ils ont emprunté cette coutume aux Égyptiens, quand, dans leur conception, la circoncision n'est spécifique qu'au peuple élu, en étant le signe du serment entre Dieu et les héritiers d'Abraham (*Gen.* 17, 9-13; *Ex.* 14, 25-26; *Josh.* 5, 2-7). Il n'y a pas de place dans cette discussion pour la constatation que la prétention des Juifs selon laquelle ils étaient les seuls circoncis n'était pas vraie. W. Kendrick Pritchett a ramassé beaucoup d'épreuves pour démontrer que la circoncision était pratiquée par les Égyptiens depuis très longtemps⁹³, mais cette vérité ne change point les données, puisque Hérodote n'a pas discuté avec les Égyptiens sur l'origine de cette pratique chez les Juifs, que, d'ailleurs, l'historien ne connaît pas selon leur vrai nom ethnique⁹⁴, mais avec les Phéniciens et les Syriens (=Juifs) qui, conformément à leur conception religieuse, considéraient la circoncision une grâce divine vouée à eux seulement. C'est pourquoi, aucune supposition éventuelle que les Juifs auraient pu emprunter la circoncision aux Égyptiens, pendant leur séjour dans le pays de ces derniers, n'a pas de justification, parce que Jésus dit que la circoncision « vienne des patriarches et non pas de Moïse » (*Jean* 7,22)⁹⁵.

⁹² V. Petercă, *Regele Solomon în Biblia ebraică și în cea grecească*, Iași, 1999, 12-14; P. Briant, *Histoire impériale et histoire régionale*, cit., 237-238.

⁹³ W. Kendrick Pritchett, *The Liar School of Herodotos*, cit., 16. Voir aussi G. Posener, *A Dictionary of Egyptian civilization*, cit., 45-46, s.v. *Circumcision*; G. Rachet, *Dicționar de civilizație egipteană* (traduction du français), București, 1997, 73-78, s.v. *Circumcizie*, qui mettent en évidence, d'une part, que la circoncision n'était pas obligatoire, à ce qu'il paraît, et d'autre part, elle était appliquée aux enfants de douze ans, ou même plus âgés.

⁹⁴ Dans la littérature grecque les Juifs apparaissent plus tard, pendant l'époque hellénistique. Voir, M. Vasilescu, *Etudes sur la crédibilité d'Hérodote*, cit., 112 et n.106.

⁹⁵ Sur la circoncision hébraïque, voir J.A. Motyer, in *DB*, 234, s.v.; V. Prager (coordinateur), *Dicționar enciclopedic de iudaism* (traduction du français), București, 2001, 159-161, s.v. Pour la confrontation entre l'opinion d'Hérodote sur l'origine de la circoncision en Palestine et les textes bibliques, voir aussi O. Kimball Armayor, *Sesostris and Herodotus*, cit., 65.

La prétention d'Hérodote d'avoir discuté avec les Phéniciens et les Syriens de Palestine (=les Juifs de Palestine), avec les Syriens du littoral pontique et avec les Macrons, leurs «voisins» qui habitaient aux alentours de la cité Trapézonte, sur l'origine de la circoncision qu'ils pratiquaient, met les savants moderne dans un grand embarras. Il est évident que les Juifs n'ont pas pu dire à l'historien d'Halicarnasse qu'ils ont pris l'habitude de la circoncision des Égyptiens, ce qui nous détermine à conclure que la situation était peut-être identique avec les Syriens et les Macrons du littoral pontique, si par hasard la narration mise par Hérodote sur leur compte relatif à l'origine colchidienne de la circoncision, qu'ils pratiquaient, est aussi crédible que la relation des Phéniciens et des Syriens de Palestine sur l'origine de leur coutume identique⁹⁶. Ou, en d'autres termes, si Hérodote a pris ses informations directement de ces populations, ou il a fait appel aux intermédiaires, qui, dans les deux variantes, l'ont désinformé, pour diverses raisons. Malheureusement, à partir des données dont on dispose, on ne peut répondre d'une manière sûre à cette question, mais l'impression qui en surgit est qu'on doit avoir des doutes sur le fait qu'Hérodote savait vraiment que les habitants du pays de la toison d'or pratiquaient, pareil aux Égyptiens, la circoncision.

On peut dire peu de choses sur les deux derniers arguments invoqués par Hérodote en faveur de l'origine égyptienne des Colchidiens. Dans II, 105, il dit que: 1. les Colchidiens et les Égyptiens ont un mode de vie et une langue qui se ressemblent; 2. seulement les Colchidiens et les Égyptiens travaillaient le lin de la même manière, lin que les Grecs appellent «sardonique», lorsqu'il vient de Colchide et «égyptien» lorsqu'il est apporté d'Égypte (Ἔρε nun καὶ Ἄλλο εἶπω περὶ τὸν Κόλκων, ἃς Ἀεγυπτίωσι προσφερέεθ εἰσὶ λίνον μοῦνοι οἰοῦντο τε καὶ Ἀεγυπτιῶν ἄργάζονται κατὰ ταῦτά. Καὶ ἐξ ὧν πάσα καὶ ἐξ ἑλλήνων σαρδονικὸν κέκληται, τὸ μὲν κολκικὸν ὅπερ ἐλλήνων σαρδονικὸν κέκληται, τὸ μὲντοι ἄπ' Αἰγύπτου ἄπικνεόμενον καλεῖται αἰγυπτίον).

Relatif au mode de vie et à la langue, les choses sont très claires. Rien ne soutient l'assertion de l'historien d'Halicarnasse. La civilisation égyptienne et celle colchidienne – la dernière de plus en plus connue

⁹⁶ Le récit hérodotéen, II, 104, a probablement influencé Josèphe Flavius, *contra Apion.*, I, 22 et Origène, *contra Cels.*, V, 41, 47-48, qui suggéraient que la pratique de la circoncision explique la coexistence harmonieuse des Juifs et des Colchidiens, en Judée et en Colchide. Voir aussi D. Braund, *Georgia in Antiquity*, cit., 50.

grâce aux découvertes archéologiques⁹⁷ - en fait n'ont rien de commun. De même, la langue égyptienne formait un groupe spécial à l'intérieur des langues sémito-hamites, tandis que la langue des Colchidiens faisait partie du groupe de langues kartvéliques, qui étaient parlées à l'est du littoral de sud de la mer Noire, et probablement dans une partie des régions situées à l'intérieur de la Transcaucasie de l'ouest⁹⁸. Mais en ce qui concerne la façon identique de travailler le lin, les exégètes modernes ne sont arrivés à aucun résultat accepté par tous. La discussion est envisagée surtout autour de l'adjectif *sardonikón*⁹⁹ qui, dans le contexte de la phrase d'Hérodote, n'est pas intelligible. Le mot signifie «provenant de Sardaigne», et c'est pourquoi on ne comprend pas comment les Grecs dénommaient «sarde» le lin provenu de Colchide. Ph.-E. Legrand croit que ce mot a été introduit soit par un erreur de copiste, soit à cause du fait que, dans le langage courant du V^e siècle, il a remplacé un mot ayant une sonorité proche, mais qui était moins familier aux Grecs¹⁰⁰. D'autres considèrent qu'on doit lire *sardihnikón*, en supposant que le lin de Colchide arrivait en Grèce par Sardes, la capitale de Lydie¹⁰¹. Mais les hypothèses les plus attrayantes ont été formulées par Enzo Lucchesi¹⁰².

⁹⁷ Pour un regard rapide sur la civilisation colchidienne, voir O.D. Lordkipanidze, *Das alte Kolchis und seine Beziehungen zur griechischen Welt von 6. zum 4. Jh. v. Chr.* (Xenia, 14), Konstanz, 1985; idem, *Vani: An Ancient City of Colchis*, GRBS, 32, 1991, 151-155; idem, *Archäologie in Georgien. Von der Altsteinzeit zum Mittelalter*, Heidelberg, 1991; G.R. Tsetskhladze, *Archaeological Investigations in Georgia in the Last Ten Years and Some Problems of the Ancient History of the Eastern Black Sea Region*, REA, 96, 1994, 385sqq.; D. Braund, *Georgia in Antiquity, cit.*, surtout 73-121.

⁹⁸ Pour ces langues voir, par exemple, M. Sala, I. Vintilă-Rădulescu, *Limbile lumii. Mică enciclopedie*, București, 1981, 102, s.v. *Gruzină*; I.C. Catford, *The Classification of Caucasian Languages*, in L.M. Sydney, M.E. Douglas (éds.), *Sprung from Some Common Source. Investigation into the Prehistory of Languages*, Stanford, California, 1991, 232-268.

⁹⁹ Ou *sardwnikón*, d'après les manuscrits ABCPS. Voir Ph.-E. Legrand, *ad loc.*

¹⁰⁰ Ph.-E. Legrand, *Hérodote*, II, 134, n.6. Voir aussi W.W. How - J. Wells, *A Commentary on Herodotus*, vol. I, Oxford, 1928, 219: «It is more probable that some Colchian word had been wrongly changed to the familiar *sardonikón*; of course the *limen* had nothing to do with Sardinia».

¹⁰¹ L'hypothèse a été formulée par Abicht. Voir Ph.-E. Legrand, *ad loc.*, A. Wiedemann, *Herodots zweites Buch, cit.*, 413-414.

¹⁰² E. Lucchesi, *Remarque sur le lin "sardonique" d'Hérodote*, *Hist. II* 105, *Orientalia*, 47, 1978, 109-111.

La première rapproche le radical *sard-* de l'égyptien *s'rt*, qui signifie «laine». La vocalisation approximative de ce mot est suggérée par les variantes dialectales coptes **copt** (A et B) mais surtout **cap** (A et F mais aussi S) qui proviennent de *s'rt*. Puisque dans la période de l'écriture démotique, qui est celle d'Hérodote, les lettres *t* et *d* se confondaient pratiquement et se substituaient, tant dans le langage parlé commun, que par écrit, le phénomène de «Lautverschiebung» de ces dentales fait croire l'auteur que la forme hérodotéenne authentique a été **sartonikón*, tandis que *sardonikón*, comme *lectio facillior*, a été introduite petit à petit par les copistes, pour éviter un jeu de mots incompréhensible aux oreilles des Grecs. Cette substitution doit avoir été déjà opérée au II-ème siècle après J.-C. du moment que «l'égyptien» Pollux de Naucratis, dans son *Onomasticon* (5,26), cite ce mot hérodotéen sous la forme *sardonikón*. Hérodote, qui ne possédait que quelques notions très vagues de la langue égyptienne, a pu confondre le terme égyptien pour «laine» avec celui employé pour «lin». La deuxième hypothèse, considérée moins attrayante, est que le vocable *sardonikón* serait une forme corrompue de **saronikón* qui, dans ce cas, peut être rapproché du démotique *s'l*, qui signifie «mèche». Le mot est devenu en copte **co1** (SB) ou **ca1** (AF) et, parfois, rend le grec *l...non*. De nouveau dans ce cas, le passage de la liquide *r* à la liquide *l* n'est pas inhabituel pour la langue égyptienne.

La ressemblance entre le radical *sard-* et les mots égyptiens *s'rt* ou *s'l* peut expliquer la confusion faite par Hérodote ou par sa source, entre lin et laine¹⁰³. Mais son affirmation selon laquelle seulement les Égyptiens et les Colchidiens travaillaient le lin de la même manière a une valeur identique à l'assertion que les deux peuples se ressemblaient par le mode de vie et par la langue. Dans II, 35 l'historien dit que les Égyptiens, grâce au milieu où ils vivaient, avaient des coutumes et des lois qui étaient diamétralement opposées aux autres peuples. Parmi ces différences il rappelle la façon de tisser: d'habitude les autres gens poussaient la trame vers le haut, les Égyptiens la poussaient vers le bas (*`Ufa...nousi d™ of mèn Àlloi Ànw tçn krÕkhn Ýqéonteß, Aægúptioi dè kátw*). Et parce que dans le processus de transformation le tissage est le point final, on peut supposer que par «lin colchidéen» et «lin égyptien», Hérodote comprenait la toile de lin et non la plante textile correspondante. Étant donné que les Égyptiens tissaient autrement que le reste du monde, y compris les Colchidiens, l'argument de la transformation du lin d'une

¹⁰³ Cette confusion a pu être facilitée par l'homophonie entre *línon* et *lênoß*, «laine».

manière identique par les Colchidiens et les Égyptiens, invoqué par Hérodote, à l'appui de son idée selon laquelle les Colchidiens étaient les héritiers de ces Égyptiens restés en Colchide à l'époque de Sésostris, n'a pas de sens. Ou, si l'historien incluait implicitement dans la sphère de οἱ Αἰγύπτιοι aussi les οἱ Κόλχοι, grâce à l'origine égyptienne de ces derniers, l'argument est toujours non valable, parce que le texte analysé (II, 35) présuppose que le milieu de Colchide était différent par rapport à celui d'Égypte, et, c'est pourquoi les Colchidiens poussaient la trame vers le haut, autrement que les Égyptiens. De toute façon, il n'en est pas une épreuve que l'historien a vu en Colchide, le mode de tissage des habitants. Au contraire, la bizarrerie de ce rapprochement¹⁰⁴, tout comme l'emploi inintelligible du mot *sardonikón* augmentent nos doutes concernant son voyage dans le pays de la toison d'or, pour constater sur place l'origine égyptienne des habitants de cette contrée. La seule spéculation raisonnable qui peut être brodée sur ce rapprochement est que la toile de lin, produite en Colchide, était une marchandise connue dans le monde traversé par Hérodote¹⁰⁵, ayant une qualité similaire à celle faite en Égypte, ce qui a déterminé l'historien croire que seulement le même mode de travail¹⁰⁶, conséquence de l'origine égyptienne des Colchidiens, explique cette ressemblance¹⁰⁷, en oubliant ce qu'il avait dit dans II, 35, propos qui ne lui permettait cette conclusion.

Quel qu'il en soit la vérité, les arguments d'Hérodote de II, 104 doivent être jugés seulement dans le contexte plus large de la légende de Sésostris. L'historien a appris les réalisations sans égal de ce pharaon, pendant qu'il était en Égypte. Il a considéré nécessaire à faire connaître aux Grecs ces faits exemplaires, et c'est pourquoi il les a introduits dans le *logos* égyptien. Mais il n'a pas été content de rendre tout simplement

¹⁰⁴ Signalée promptement par Ph.-E. Legrand, *ad loc.*, n.5.

¹⁰⁵ Strabon, XI, 17, p. 498, dit que les Colchidiens étaient renommés pour la transformation du lin, qu'ils exportaient au-delà de Colchide.

¹⁰⁶ Il ne résulte pas de ce raisonnement d'Hérodote qu'il a vu le métier à tisser des Colchidiens, qui, conformément aux découvertes archéologiques de Colchide, était vertical, pareil au métier employé au Levant et surtout en Égypte, et différent de celui de Grèce, mais il est clair qu'il en a entendu parler de la part de ceux qui connaissaient la façon de tisser des Colchidiens. Pour une interprétation un peu différente par rapport à celle-ci, voir D. Braund, *Georgia in Antiquity, cit.*, 71. Pour les différents types de métiers à tisser d'Égypte, de Levant et de Grèce, voir, E.J.W. Barber, *Prehistoric Textiles: The development of Cloth in the Neolithic and Bronze Age*, Princeton, NJ, 1991, 79-125.

¹⁰⁷ Cfr. Strabon, XI, 17, p. 498.

cette *gesta*, et il a cru pouvoir la soutenir dans un point vulnérable, à son opinion, concernant la crédibilité, à savoir l'épisode de la conquête de Colchide. De cette manière seulement on peut expliquer l'insistance avec laquelle Hérodote met en évidence son intérêt spécial de présenter les preuves apprises sur l'origine égyptienne des Colchidiens. De tout ce qu'on a dit jusqu'à présent sur les ambiguïtés du texte analysé, on peut conclure que le résultat de cet essai est douteux.

Arrivés jusqu'à ce point de notre discussion, nous croyons justifiée la question suivante: pourquoi Hérodote ou sa source a-t-il voulu spécifier que la limite de nord-est des conquêtes de Sésostris a été la Colchide? Or, la réponse agréé par tous ceux qui ont formulé cette question¹⁰⁸ met en évidence, une fois de plus s'il était nécessaire, que la légende égyptienne a reçu une couleur grecque très forte. Selon la conception géographique grecque de l'époque archaïque, même contestée mais encore répandue à l'époque d'Hérodote (II, 21 et 23; IV, 45; cfr. Hécatée, fr, 18a Jacoby)¹⁰⁹, les fleuves Nil et Phasis (ou dans une autre variante, le fleuve Tanaïs de Méotis et les Portes Cimmériennes) bordaient la terre. Ils prenaient leur source d'Okéanos et se jetaient dans la Méditerranée et, respectivement, dans la mer Noire. Dans cette vision, qui peut être suivie dès l'époque de Hésiode et Pindare¹¹⁰, l'Égypte et la Colchide étaient unies par la rivière Okéanos qui coulait autour de toute la terre, en constituant ainsi deux repères, situés à la plus grande distance l'un de l'autre, sur les bords continus d'un monde circulaire¹¹¹. Or, si l'égyptien Sésostris a conquis tout le monde, la Colchide, en tant que repère de celui-ci, ne pouvait pas manquer de la carte de ses conquêtes, et Hérodote même s'il critiquait l'idée que la terre était entourée d'eaux d'un fleuve, sous l'influence de ses sources grecques, a retenu aussi cette réalisation du pharaon, en devenant de la sorte l'avocat d'une théorie géographique qu'il ne partageait pas.

¹⁰⁸ Voir, par exemple, O. Kimball Armayor, *Sesostris and Herodotus*, cit., 64 sq.; D. Braund, *Georgia in Antiquity*, cit., 17 sq.

¹⁰⁹ M.-L. Desclos, *Hérodote II, 23 et II, 120: invention poétique ou fantaisie géométrique ?* in *Colloque PARSA - Neuchâtel 2000* (<http://www.unic.ch/antic/parsa/desclos.pdf>, 3 –6).

¹¹⁰ R. Merkelbach, M.L. West, *Fragmenta Hesiodica*, Oxonii, 1967, fr. 241; Pind., *Isthm.*, II, 41 sq.; *Pyth.*, IV, 251 sq.

¹¹¹ J. S. Romm, *The Edges of the Earth in Ancient Thought*, Princeton, NJ, 1992, 1 sqq.; D. Braund, *Georgia in Antiquity*, cit., 17 sq., où il y a aussi d'autres détails révélateurs.

La limite nordique de l'empire de Sésostris a été, selon les prêtres égyptiens, la Scythie et la Thrace, car jusqu'à ces pays on rencontre des stèles érigées par le pharaon (II, 103). S'il ne s'agit pas d'une simple erreur d'enregistrement d'Hérodote, l'ordre de l'énumération montre que, pour les prêtres, la Scythie se trouvait au sud de la Thrace¹¹². L'inadvertance est à comprendre pour le V^e siècle av. J.-C., parce que, beaucoup plus tard, à l'époque de Ptolémée I^{er} Sôtêr, les prêtres égyptiens aient eu peu de connaissances sur la région du Pont, et en

¹¹² Cette géographie absurde pourrait être un écho pâle d'un événement plus ancien, des années 629-627, qui a mis en contact les Égyptiens et les Scythes. Selon Hérodote (I, 105), les Scythes de Madyes, après avoir conquis l'Asie antérieure ont pénétré en Palestine syrienne en menaçant l'Égypte. Le roi Psammétique I^{er} les a persuadé, par des dons et des prières (dýroisi te kai litñsi), de ne pas entrer en Égypte. Le témoignage hérodoteen, douteux d'après certains, est soutenu par la localité nommée, peut-être pas au hasard, Scythopolis, fondée, à l'époque hellénistique sur l'endroit de la vieille cité Bet-Shan au bord du lac Tibériade, tout comme par certaines allusions aux prophéties de Jérémie (4, 5-31; 6, 1-7, 22-26) et de Sophonie (2, 4-7), contemporains à ces événements. Gianfranco Gaggero, *Considerazioni*, cit., 10-12 croit, en apportant des arguments raisonnables, que la première impulsion pour introduire les Scythes dans la saga sésostrienne pouvait apparaître de cet épisode dont le souvenir ne s'était pas effacé. Pour le problème scythe en Palestine, voir L. Piotrowicz, *L'invasion des Scythes en Asie Antérieure au VII^e siècle av.J.C.*, Eos, XXXII, 1929, 473-508 et surtout 488-494; W. Baumgartner, *Herodots babylonische und assyrische Nachrichten*, Archiv Orientalni, XVIII, 1950, 92-94; F.K. Kienitz, *Die politische Geschichte Aegyptens vom 7. bis zum 4. Jahrhundert vor der Zeitwende*, Berlin, 1953, 17; W. Parker, *Bemerkungen zu den Zügen der Kimmerier und der Skythen durch Vorderasien*, Klio, 77, 1995, 27-28; N. Grimal, *Histoire de l'Égypte*, cit., 432. Pour les allusions bibliques voir surtout F. Wilke, *Das Skythenproblem im Jeremiabuch* (Beiträge zur Wissenschaft vom Alten Testament, 13), Leipzig, 1913, 222-254; H. Cazelles, *Sophonie Jérémie et les Scythes en Palestine*, Revue Biblique, LXXIV, 1967, 24-44; C.F. Whitley, *Carchemish and Jeremiah*, Zeitschrift für die Alttestamentliche Wissenschaft, LXXX, 1968, 42-45; R.P. Vaggione, *Over all Asia?*, cit., 523-550; A.J. Spalinger, *The Date of the Death of Gyges and its historical implications*, Journal of the American Oriental Society, XCVIII, 1977, 400-409. De *Dictionar Biblic*, (sous la rédaction de J.D. Douglas), traduit de l'anglais, Oradea, 1995, des données utiles s'y trouvent s.v.: *Ieremia*, 552-556 (J.G.S.S. Thomson); *Schiți*, 1173 (D.J. Wiseman); *Țefania*, 1318-1319 (C. F. Pfeiffer). Le livre de H. De Meulenaere, *Herodotos over 26 ste Dynastie (II, 147 – III, 15)*, Leuven, 1951, ne m'a pas été accessible.

général sur les contrées étrangères¹¹³. Quel qu'il en soit la vérité, la Scythie et la Thrace sont trop loin de l'aire géographique de la diffusion de l'écriture égyptienne, connue aujourd'hui, qui ne peut être trop éloignée de la réalité de l'Antiquité. C'est pourquoi la possibilité qu'un Égyptien quelconque aurait parlé avec Hérodote des inscriptions égyptiennes en Scythie et en Thrace de l'époque de Sésostriis est réduite; tout au plus on peut supposer que cette limite nordique lui a été suggérée par les Égyptiens orgueilleux qui considéraient que leur héros national a conquis plusieurs territoires que Darius (cfr. II, 110)¹¹⁴. D'ailleurs, l'inexistence de ces inscriptions en Scythie et en Thrace résulte implicitement du texte d'Hérodote. Car, l'historien d'Halicarnasse fait, à cet égard, deux affirmations impossible à concilier. Dans II, 103, on dit que la Scythie et la Thrace sont les régions les plus éloignées où l'armée égyptienne est arrivée, en invoquant à l'appui de cette affirmation les stèles y érigées, mais inexistantes au-delà de ces territoires ('Εἰς τοῦτους δὲ μοι δοκέει καὶ προσῦτάτα ἤπικέσαι | αἰγύπτιοσ στρατόσ' ἦν μὲν γὰρ τῆν τοῦτων χῆρῦ φαίνονται σταγεῖσαι ἀστῆλαι, τὸ δὲ προστέρω τοῦτων οὐκέτι.). Mais, en II, 106, cet argument est annulé par l'affirmation que, de stèles érigées par Sésostriis en différents pays, la plupart n'existent plus, on ne les voit plus, en exceptant les stèles de Syrie Palestine et les deux τύποι de l'Ionie (Τὰσ δὲ στήλασ τὰσ ...στα κατὰ τὰσ χῆρασ | Αἰγύπτου βασίλειουσ Σῆσωστρίουσ, ἀστῆ μὲν πλέονεσ οὐκέτι φαίνονται περὶεῦσαι). Par conséquent, au temps d'Hérodote il n'y avait aucune preuve de la présence de Sésostriis en Scythie et en Thrace, même si l'historien, vu la formule ambiguë, transmet au lecteur que ces stèles ont jadis existé et qu'il en a appris d'une autre source. Nous avons observé que, si ces «preuves» ne représentent, éventuellement, la contribution d'Hérodote à la *gesta* de Sésostriis, elles peuvent être attribuées à la propagande égyptienne antiperse.

Quelques-unes entre les stèles de Sésostriis ont persisté et, celles-ci, le père de l'histoire prétend les avoir vues lui-même (αὐτὸσ ἑώραν ἡούσασ). Il s'agit des stèles de Syrie-Palestine qui portaient des inscriptions et l'organ sexuel féminin en tant que signe distinctif (καὶ τὰ γράμματα τὰ εἰρημένα ἡνεόντα καὶ γυναῖκὸσ ἀδοῖα), et les deux τύποι de l'Ionie, taillés en pierre, qui présentaient Sésostriis, l'un sur

¹¹³ Tacite, *Hist*, IV, 83: *Ponti et externorum parum ganaris*.

¹¹⁴ S. West, *Herodotus' epigraphical interests*, cit., .298-299; eadem, *Sesostris' Stelae*, *Historia*, 41, 117.

le chemin qui menait d'Éphèse vers Phocée, et l'autre sur la route de Sardes vers Smyrne (Ἐὰς ἰ δὲ καὶ περὶ Ἰωνίην δύο τύποι τῶν πετρῦσι γκεκολαμμένοι τοῦτο τοῦ ἄνδρός, τῆν τε τῆς Ἐφεσίου τῆς Φύκαϊαν ἔρχονται καὶ τῆν τῆς Σαρδίων τῆς Σμύρνης.).

Les historiens modernes pourraient mettre en doute ces arguments archéologiques et épigraphiques d'Hérodote, en partant des sources égyptiennes qui disent que, pendant la XII^e dynastie la pénétration égyptienne a été très limitée dans la région syro-palestinienne et n'a jamais touché l'ouest de l'Anatolie¹¹⁵. Autrement dit «les stèles de Sésostri» peuvent être considérées comme un nouveau motif de méfiance à l'égard de l'historien d'Halicarnasse.

«Les stèles de Sésostri» mettent à dure épreuve les exégètes d'Hérodote, puisque, tant dans la région syro-palestinienne que dans l'Ionie, ont été découverts des monuments qui peuvent être jugés étant ceux auxquels se réfèrent les *Histoires*. Ainsi, à l'embouchure de la rivière Nahr el-kelb («la Rivière du Chien»), l'antique Lycos, à quelques km au nord de Beyruth, on connaît depuis longtemps trois stèles rupestres érigées par Ramsès II, disposées dans différents endroits de la colline qui domine le paysage. Elles représentent le pharaon en vainquant, sous les regards d'une divinité, un asiatique, sur l'une des stèles on aperçoit «Ramsès II» et «la IV^e année». À Nahr el-kelb, à côté des stèles égyptiennes il y a d'autres monuments érigés au long des siècles par différents dominateurs: six stèles assyriennes, parmi lesquelles l'une du temps d'Assarhaddon (680-669), deux inscriptions babyloniennes de l'époque de Nabuchodonosor II (605-562), des inscriptions grecques et latines, une inscription arabe et l'une française de l'époque de Napoléon III¹¹⁶. Des nombreux savants croient qu'Hérodote a considéré les stèles égyptiennes appartenant à Sésostri¹¹⁷. Malheureusement les inscriptions

¹¹⁵ C. Obsomer, *Les campagnes de Sésostri*, cit., 56-57. Josèphe Flavius, *Antiq.*, VIII, 10, considère que les monuments de la Syrie-Palestine, mentionnés par Hérodote, peuvent être attribués non au pharaon Sésostri, mais au pharaon Chéchonq I^{er}, celui qui a vaincu le roi hébreu Roboam.

¹¹⁶ Pour les monuments de Nahr el-kelb, voir F.H. Weissbach, *Die Denkmäler und Inschriften an der Mündung des Nahr el-Kelb*, Berlin-Leipzig, 1922, surtout 17-22; C. Obsomer, *Les campagnes de Sésostri*, cit., 115-119.

¹¹⁷ Voir, par exemple, A. Wiedemann, *Herodots zweites Buch*, cit., 407; K. Sethe, *Sesostris* (Untersuchungen zur Geschichte und Altertumskunde Aegyptens, II, 1), Leipzig, 1900, 13; H. Stein, *Herodotos*, I, Berlin, 1901, 116 sq.;

qui sont sur ces stèles sont très détériorées, et du reste on ne retrouve pas le signe qui représente l'organe génital féminin. Certes, on n'exclut pas la possibilité qu'à l'époque d'Hérodote un tel signe soit visible.

D'autres savants ne croient pas que les stèles égyptiennes de Nahr el-kelb soient celles dont parle Hérodote, parce qu'elles se trouvent en Phénicie, et pas en Syrie Palestine, l'historien en faisant différence entre les deux régions¹¹⁸, et parce qu'il est difficile à comprendre comment n'a-t-il pas mentionné qu'il y avait pas un seul, mais trois reliefs égyptiens à côté d'autres sculptures en pierre, assyriennes et babyloniennes, qui assurément étaient visibles à son époque¹¹⁹. C'est pourquoi ils ont cherché parmi les monuments égyptiens situés en Palestine, celui qui aurait pu être mis par Hérodote au crédit de Sésostris. Le choix est fait pour la localité Beth-Shan (Tell el-Hosn), situé à quelques km à l'est de Megiddo¹²⁰. On a y découvert plusieurs monuments égyptiens datant de l'époque du Nouvel Empire, du temps des pharaons Thoutmosis III, Amenhotep III, Séthi I et Ramsès II. Parmi eux il y en a aussi des fragments qui appartiennent au moins à trois stèles royales, deux de l'époque de Séthi et une autre de l'époque de Ramsès II. En ce qui nous concerne on ne doit retenir que toutes ont les signes qui symbolisaient $\text{g}\text{u}\text{n}\text{a}\text{i}\text{k}\delta\text{\beta}\ \text{a}\text{\e}\text{o}\text{\i}\text{a}$ ¹²¹.

Admettons d'une manière purement théorique qu'Hérodote a vu personnellement ces stèles qui avaient comme signe distinctif $\text{g}\text{u}\text{n}\text{a}\text{i}\text{k}\delta\text{\beta}\ \text{a}\text{\e}\text{o}\text{\i}\text{a}$ rendu à la façon égyptienne. Dans ce cas, on se pose la question, comment a-t-il-été possible que l'historien eût reconnu ce signe

W. W. How – J. Wells, *A Commentary on Herodotus*, vol.I, Oxford, 1928 (1964), 217; O. Kimball Armayor, *Sesostris and Herodotus*, cit., 65-67.

¹¹⁸ Hdt. III, 5. A.B. Lloyd, *Herodotus Book II. Commentary 99-182*, cit., 23 et 26; C. Obsomer, *Les campagnes de Sésostris*, cit., 119.

¹¹⁹ O. Kimball Armayor, *Sesostris and Herodotus*, cit., 67. La valeur de cet argument est beaucoup diminuée par le texte d'Hérodote qui parle de $\tau\alpha\ \text{g}\text{r}\text{a}\text{m}\text{m}\text{a}\text{t}\text{a}$, «les inscriptions», ce qui implique le fait que l'auteur a vu plusieurs épigraphes.

¹²⁰ Cfr. A.B. Lloyd, *Herodotus Book II. Commentary 99-182*, cit., ad.loc.; C. Obsomer, *Les campagnes de Sésostris*, cit., 119-122. Une autre possibilité est le fragment de la stèle monumentale de Megiddo de Sheshonk I. Voir J. B. Pritchard (éd.), *Ancient Near Eastern texts relating to Old Testament*³, Princeton, 1969, 253-255, 263-264.

¹²¹ Voir A. Rowe, *The Topography of Beth-Shan*, Philadelphia, 1930, 24-36; J. B. Pritchard (éd.), *Ancient Near texts*, cit., 253-255, 263-264; C. Obsomer, *Les campagnes de Sésostris*, cit., 119-122.

sans se rendre compte que sur les inscriptions n'était pas écrit le nom de Sésostris mais de Séthi ou de Ramsès II? La vérité est qu'Hérodote ne connaissait ni la langue ni l'écriture égyptiennes¹²². Il en résulte sans doute du chapitre 125 du livre II, où l'historien avoue que, pour lire une inscription de la pyramide de Chéops, il a fait appel aux services d'un interprète (ἑρμηνεύς), et du fait qu'il a considéré que les inscriptions des monuments de l'Ionie, dont nous parlerons dans les pages suivantes, étaient écrites dans *grámmata Ἑρά αἰγύπτια*, quand, en réalité, elles utilisaient l'écriture hiéroglyphique hittite. Si l'on y ajoute les propos sur le degré de connaissance d'Hérodote des Juifs de Palestine, nous pouvons mettre en doute son affirmation selon laquelle il a été vraiment dans ce pays. Ou, si toutefois il a vu lui-même les stèles de Syrie Palestine, ses «interprètes» ne savaient pas lire les inscriptions qui s'y trouvaient, ce qui n'en était pas le cas des prêtres memphites.

Les considérations sur les stèles de Sésostris de Syrie Palestine sont en quelque sorte incertaines car on ne sait pas exactement si Hérodote a visé les stèles découvertes à Nahr el-kelb ou à Beth-Shan, en existant la possibilité de trouver des nouveautés, qui pourraient les mettre dans une lumière différente. On ne peut dire la même chose sur les deux *túpoi* d'Ionie puisque ces deux ont été identifiés sur le terrain avec certitude. En grec le sens général du mot *túpos* est de «coup», «heur». Par extension, il a été appliqué à la chose gravée, sculptée, travaillée en relief¹²³. Hérodote dit que les deux *túpoi* étaient des bas-reliefs *ἑν πετρῦσι*, et ce détail a aidé les voyageurs européens du XIX^e siècle, qui ont parcouru la région montagneuse de l'Ionie, située au sud de l'ancien Nymphaeum (aujourd'hui Nif ou Kamaplaça), à identifier les monuments

¹²² Ce qu'il dit dans II, 36 sur la façon d'écrire des Égyptiens et sur les deux écritures, *ἑρά* et *ἑρμηνεύς* (en ignorant la troisième, hiéroglyphique), représentent des connaissances trop vagues, banales pour n'importe quel voyageur en Égypte. Pour la problême de la connaissance des langues étrangères par Hérodote, voir Ed. Meyer, *Forschungen zur alten Geschichte*, I, Halle, 1892, 192-195; H. Diels, *Die Anfänge der Philologie bei den Griechen*, Neue Jahrbuch für Philologie, 25, 1910, 14 sqq.; R. Schmitt, *The Medo-Persian names of Herodotus in the light of the new evidence from Persepolis*, *AAntHung*, 24, 1976, 35; S. West, *Herodotus'epigraphical interests*, *cit.*, 278-305; Th. Harrison, *Herodotus'Conception of Foreign Languages*, «Histos», *The electronic Journal of Ancient Historiography at the University of Durham*, 2, 1998, 1-35, <http://www.dur.ac.uk/classics/histos>.

¹²³ Cfr. H.S. Liddel, R. Scott, *A Greek – English Lexikon*, Oxford, 1966, s.v., II, 4.

dont parle l'historien d'Halicarnasse. Il s'agit de deux reliefs, A et B, qui sont devenus connus aux savants européens entre 1839-1875¹²⁴. Le premier d'entre eux se trouve à l'est du pas Karabel, dans une niche taillée en roc, et il est conservé dans un état assez bon, à l'exception de l'inscription qui s'est détériorée. Il dessine, de profil, un homme qui dépasse la dimension naturelle, qui regarde à droite, ayant le bras et le pied gauches orientés à la même direction. Il a sur la tête un casque conique, étant vêtu d'une tunique courte et chaussé de bottes ayant la pointe courbée. Il a une lance à la main gauche, et à droite il tient un arc appuyé sur l'épaule gauche. Entre la tête et la pointe de la lance il y a une inscription hiéroglyphique hittite très détériorée. Le deuxième relief (B) a été, jusqu'en 1982, lorsqu'il a été détruit, avec deux autres inscriptions (C1-2) découvertes par Hans Güterbock en 1940¹²⁵, par la construction d'une route, à une centaine de mètres du relief A, sur la rive gauche de la rivière qui traverse le pas Karabel. Et celui-là était dans une niche taillée en roc. Il paraît que Kay Kohlmeyer a été le dernier savant qui l'ait vu, photographié et dessiné. Il était très détérioré, mais, de ce qu'on a pu voir encore, on conclut qu'il s'agissait toujours d'un guerrier, semblable à l'autre du relief A, ayant lance, et probablement arc et des traces d'une inscription hittite hiéroglyphique, positionnée de la même façon, dont on a pu distinguer avec difficulté le signe REX¹²⁶. Du point de vue du style et de l'exécution, le premier monument, mieux conservé et donc plus facile à caractériser, est similaire à d'autres monuments hittites de la Cilicie et de l'Anatolie Centrale, datés entre 1400 et 1200 av.J.-C., comparables à ceux d'Hemite, Hanyeri, Yazili Kaya et surtout Gavur Kalesi¹²⁷.

¹²⁴ Pour l'historique de la découverte de ces reliefs, voir J.M. Cook, *The Reliefs of "Sesostris" in Ionia*, TAD, VI, 2, 1956, 59 sqq.

¹²⁵ Voir H. Güterbock, *Das dritte Monument am Karabel*, IstMitt, 17, 1967, 68-71, avec les planches 1.2, 2.

¹²⁶ Cfr. K. Kohlmeyer, *Felsbilder der hethitischen Grossreichzeit*, Acta Praehistorica et Archaeologica, 15, 1983, 19-25, figs. 47, les planches 6-7; P.H.J. Houwink Ten Cate, *Sidelights on the Ahhiyawa Question from Hittite Vasall and Royal Correspondence*, Jaarbericht van het Voorasiatisch - Egyptische Genootschap Ex Oriente Lux, 28, 1983/84, 48 n.38.

¹²⁷ Pour les monuments de Karabel, voir J.M. Cook, *The Reliefs of "Sesostris"*, cit., 59-65; G. Bean, *Aegean Turkey*, London, 1966, 53-57; K. Bittel, *Karabel*, Mitteilungen der deutschen Orientgesellschaft, 98, 1967, 5-23; J.G. Macqueen, *The Hittites and their contemporaries in Asia Minor*, London, 1975, la planche 4; W.K. Pritchett, *Studies in ancient Greek topography*, Berkeley-London, 1982, 270-281; C. Obsomer, *Les campagnes de Sésostri*, cit., 131-138; S. West, *Herodotus' epigraphical interests*, cit., 300-302; eadem, *Sesostris'*

C'est une certitude que les τύποι d'Hérodote sont les reliefs de Karabel. Leur nombre et leur aspect (homme à lance et bouclier et une inscription hiéroglyphique), tout comme la position de ces reliefs dans un endroit où passait probablement la plus importante route à travers la montagne Tmolos, en reliant les vallées des rivières Caystros et Hermos, qui délimitaient une région dans laquelle se trouvaient les localités Éphèse, Sardes, Smyrne et Phocée, enlèvent tout soupçon¹²⁸. Mais sur le fait que l'historien d'Halicarnasse a vu lui-même ces monuments, il y a beaucoup de signes d'interrogation. Si sur les stèles de Sésostris de Syrie Palestine il affirmait de les avoir vues personnellement, sur les reliefs d'Ionie il est moins engagé, en disant seulement que «il y en a aussi» (Ἐὰς ἰ δὲ καὶ) des monuments pareils, en laissant tout de même au lecteur l'impression qu'il les a vus et qu'il a parcouru ces routes. Routes qui, ainsi présentées par Hérodote, sont incompréhensibles¹²⁹. Sir William Ramsay a mis en évidence, dès la fin du XIX^e siècle, les difficultés de la géographie hérodotéenne de II, 106¹³⁰. Ainsi, la route de Sardes à Smyrne ne passait pas par le pas Karabel, mais à environ 5 km plus au nord, par Nymphaeum (Nif), et la voie naturelle la plus courte entre Ephèse et Phocée devrait être par Smyrne et non par Karabel. De toute façon le texte d'Hérodote nous laisse comprendre que les reliefs de Sésostris se trouvaient dans deux endroits différents, tandis que dans le pas Karabel ils étaient très proches¹³¹.

Cette impression d'incertitude augmente lorsqu'on compare la description d'Hérodote et les bas-reliefs de Karabel. L'historien dit que

Stelae, cit., 118-120; D. Müller, *Topographischer Bildkommentar*, cit., 516-518; J.D. Hawkins, *Tarkasnawa King of Mira "Tarkondemos", Bogazköy sealing and Karabel*, *Anatolian Studies*, 48, 1998, 4 et 21. Pour analogies, voir surtout K. Bittel, *Das zweite vorchristliche Jahrtausend im östlichen Mittelmeer und im Vorderen Orient: Anatolien und Ägäis*, *Gymnasium*, 83, 1976, 521 sqq. et les planches VI et VII.

¹²⁸ C. Obsomer, *Les campagnes de Sésostris, cit.*, 134.

¹²⁹ O. Kimball Armayor, *Sesostris and Herodotus, cit.*, 68.

¹³⁰ Cfr. W.M. Ramsay, *Contributions to the History of southern Aeolis*, *JHS*, II, 1881, 53; idem, *The Historical Geography of Asia Minor, cit.*, 30, 60-61. Pour d'autres opinions plus anciennes, Lepsius, Sayce, Kiepert, Le Bas – Waddington et alii., voir J.M. Cook, *The Reliefs of "Sesostris", cit.*, 60 sqq.

¹³¹ G. Bean, *Aegean Turkey, cit.*, 57; O. Kimball Armayor, *Sesostris and Herodotus, cit.*, 69. Pour le rôle du pas Karabel dans le réseau routier de la zone voir D. French, *Pre- and Early Roman roads of Asia Minor. A Hellenistic Stadion – stone from Ephesus*, *TAD*, 5, 1977, 189-196; J.D. Hawkins, *Tarkasnawa King of Mira, cit.*, 21.

l'homme sculpté dans le roc avait cinq spithames de hauteur (πέμπτης σπιγάμῆς) c'est-à-dire de 1,11 m¹³², tandis que la niche du premier relief est de 2,30 m et le bas-relief un peu plus petit¹³³, ensuite, sur les reliefs de Karabel, le guerrier tenait la lance dans sa main gauche et l'arc dans la main droite, inversement par rapport à la description d'Hérodote. Sur ces armes l'historien dit qu'elles étaient en partie égyptiennes, en partie éthiopiennes, et l'ordre de l'énumération paraît suggérer que l'arc, conformément aux III, 21 et VII, 69, était l'arme spécifique des Éthiopiens. Cependant l'arc qui figure sur le premier relief de Karabel paraît être beaucoup plus petit que celui éthiopien, qui avait au moins 4 coudées (VII, 69)¹³⁴. Mais ce qui met l'historien d'Halicarnasse dans une situation à ne pas envier par rapport à la vérité est l'appréciation faite sur le caractère et le contenu de l'inscription. Il dit que celle-ci était gravée en caractères sacrés égyptiens (γράμματα Ἱερά αἰγύπτια), sur la poitrine du guerrier, d'une épaule à l'autre, et avait le contenu suivant: «Moi, par la force de mes épaules, j'ai conquis ce pays» (Ἐγὼ τένδε τῶν χύρην Ἱμοῖσι τοῖσι Ἱμοῖσι Ἰκθυσάμην).

L'inscription du bas-relief A de Karabel est, on l'a déjà dit, partiellement détériorée. Mais ce qui est resté contredit clairement

¹³² Une spithame attique avait 0,222m. Cfr. A. Bailly, *Dictionnaire grec-français*²⁶ (éd. revue par L. Séchan et P. Chantraine), Hachette, 1963, 2196. Selon les calculs de A.B. Lloyd, *Herodotus Book II. Commentary 99-182, cit.*, 27, la taille de l'homme était de 1,30m. Ph.-E. Legrand, *ad loc.*, traduit cette mesure par «quatre coudées et demie», à savoir environ 2m, puisqu'une coudée (πέξυς) attique mesure 0,444m. La logique de cette traduction m'échappe, même en faisant appel à l'éclaircissement de la note 4: «La σπιγάμῆ étant la moitié de la πέξυς, cela équivaut à πέμπτου ἐμipexείου». C. Obsomer, *Les campagnes de Sésostriis, cit.*, 134 n.476 traduit: «de quatre coudées, la cinquième étant une demi-coudée (spithame ou empan)», et fait que la figure mesure 2,22m, si Hérodote a utilisé, selon lui, la coudée babylonienne (= 0,495m), 1,99m, si la coudée était attique, et 2,35m, si celle-ci était égyptienne (0,525m). Les mesures offertes par Manéthon, fr. 35-36 Jacoby (quatre coudées et trois empan) et par Diodore, I, 55, 9 (quatre coudées et quatre empan) ne peuvent pas corriger Hérodote qui écrit πέμπτης σπιγάμῆς. Elles nous informent seulement que la hauteur consignée par Hérodote a été ultérieurement vérifiée, car la hauteur d'environ 2 mètres donnée par les deux auteurs est plus proche de la vérité.

¹³³ Cfr. J. Friedrich, *Das hethitische Felsrelief von Karabel bei Smyrna und seine Erwähnung bei Herodot II 106*, Annuaire de l'Institut de Philologie et d'Histoire Orientales et Slaves, 5, 1937, 384; A.B. Lloyd, *Herodotus Book II. Commentary 99-182, cit.*, 27.

¹³⁴ Voir C. Obsomer, *Les campagnes de Sésostriis, cit.*, 137 sq.

Hérodote. Elle n'a pas été gravée sur la poitrine du personnage, ni sur une autre partie du corps, mais au coin supérieur droit de la niche, et, ce qui compte davantage pour cette discussion, elle n'a pas été écrite en hiéroglyphes égyptiennes, mais en hiéroglyphes hittites, un type d'écriture qui ne provient pas de l'écriture égyptienne¹³⁵. Beaucoup de temps, les trois lignes boustrophédon de l'inscription n'ont été que partiellement comprises. Les hittitologues ont été toutefois d'accord que l'inscription contient avec certitude le titre d'un roi, qui probablement incluait aussi sa filiation, comme il en résulte de la répétition deux fois, tout d'abord sinistroverse, du signe pour la notion de «roi» et peut-être de celle qui notait la notion de «fils» sur le deuxième rang dextroverse¹³⁶. En 1997, le hittitologue anglais J.D. Hawkins a réussi à établir une lecture et faire une traduction beaucoup améliorées par rapport à ce qu'on avait obtenu jusqu'alors, qui se présente de la façon suivante:

1. (sinistroverse) REX TARKASNA – wa/i REX mi+ra/i-a
 2. (dextroverse) AVISx – li? REX mi+ra/i-a REGIO [INFANS]
 3. (sinistroverse) [...]x REX mi+ra/i-a REGIO NEPOS
- «(1) (King) Tarkasnawa, King of <the land> Mira,
 (2) [son] of BIRD – li (?), king of the land Mira,
 (3) grandson of [...], king of the land Mira»¹³⁷

¹³⁵ Pour une rapide orientation dans les hiéroglyphes hittites, voir J.J. Gelb, *A Study of writing* (revised edition), Chicago & London, 1963, 81-85; J.G. Février, *Histoire de l'écriture*, Paris, 1984, 152 sqq.; O.R. Gurney, *The Hittites*², Penguin Books, 1976, 126 sqq. Pour des détails, voir E. Laroche, *Les hiéroglyphes hittites I: l'écriture*, Paris, 1960; P. Meriggi, *Manuale di Eteo geroglifico* (Incunabula graeca, XIII-XV), vol.I-III, Roma, 1966, 1967, 1975; J.D. Hawkins, A. Morpurgo-Davies, *Hittite Hieroglyphs and Luwian: new evidence for the connection*, Nachrichten der Akademie der Wissenschaften in Göttingen I. Philologisch – Historische Klasse, 6, 1973, 195 sqq.

¹³⁶ Cfr. K. Bittel, *Karabel, cit.*, 9-11; P. Meriggi, *Manuale, cit.*, III, 1975, 260 sq. Les deux auteurs croyaient que le premier rang est dextroverse. Voir la note suivante.

¹³⁷ J.D. Hawkins, *Tarkasnawa King of Mira, cit.*, 4 et 8. Cfr. și W.-D. Niemeyer, *Mycenaean and Hittites in war in Western Asia Minor, cit.*, 142. Pour d'autres contributions voir, H.G. Güterbock, *The hittite seals in the Walters Art Gallery, no.4, the "Tarkondemos" seal*, Journal of the Walters Art Gallery, 36, 1977, 11-16; H. Nowicki, *Zum Herrschernamen auf dem sogenannten "Tarkondemos" - Siegel, Serta Indogermanica. Festschrift Günter Neumann*, Innsbruck, 1982, 227-232; J.D. Hawkins, A. Morpurgo Davies, *Of Donkeys, Mules and Tarkondemos, Mir Curad. Studies Calvert Watkins*, Innsbruck, 1998, 243-260.

Certes, cette inscription se prête à des interprétations multiples, mais pour l'objet de notre étude, son importance réside dans le fait qu'elle contredit Hérodote d'une manière flagrante. Dans l'inscription il n'est pas question de Sésostris mais de Tarkasnawa, le souverain du royaume Mira, situé à l'ouest de l'État hittite. Le personnage était connu depuis quelque temps déjà, selon son sceau d'argent, nommé, selon une identification plus ancienne et erronée, «le sceau de Tarkondemos», et selon les cachets des deux autres de ses sceaux, découverts assez récemment à Boğazköy. Il est le troisième roi, de père en fils, de la Mira, mais, malheureusement, le nom du père et du grand-père ne peuvent plus être lus sur la pierre¹³⁸. Ce roi de la Mira ne pouvait avoir aucune liaison avec Sésostris, mais il était le contemporain du roi hittite Tudhalya IV (fin du XIII^e siècle av.J.-C.), celui dont il a reçu probablement la fameuse «lettre Milawata»¹³⁹

Il est clair, de tout ce qu'on a dit jusqu'à présent, que les «stèles de Sésostris» de Syrie Palestine et d'Ionie mettent à l'épreuve la véracité d'Hérodote¹⁴⁰. Pourtant, le fait d'invoquer ces monuments pour soutenir l'idée que l'empire du pharaon était très étendu, ne doit pas être compris comme un exemple de mauvaise foi de la part de l'historien. Des explications très différentes ont été imaginées pour ces inadéquations évidentes d'Hérodote¹⁴¹, mais nous croyons qu'on doit retenir qu'elles ne sont pas issues d'une mauvaise foi, mais d'ignorance. Claude Obsomer a correctement vu que la narration de l'historien sur les stèles de Sésostris représente sa contribution aux propos des prêtres memphites¹⁴², mais il

¹³⁸ Comme il en résulte des inscriptions C₁₋₂, elles aussi très détériorées, les noms de ceux-ci pourraient être Alantalli et Kupanta - ^DKAL. Voir des discussions chez J.D. Hawkins, *Tarkasnawa King of Mira, cit.*, 8-10 et 18.

¹³⁹ Cfr. J.D. Hawkins, *Tarkasnawa king of Mira, cit.*, 1.

¹⁴⁰ D.N. Smith, *Herodotus and the archaeology of Asia Minor: A historiographic study* (Ph. D. University of California, Berkeley), Ann Arbor, 1987. 214-215.

¹⁴¹ Nous en retenons celle de Claude Obsomer, *Les campagnes de Sésostris, cit.*, surtout 49-140, très originale, mais sans support solide, selon laquelle la narration d'Hérodote sur les stèles de Sésostris est le résultat de toute une série de malentendus – de l'historien et de ses sources – qui ont créé une image renversée, car, en réalité il s'agissait de la campagne victorieuse contre la Nubie du roi Sénusret III, de la seizième année de règne, à la mémoire de laquelle sur ce territoire ont été érigées plusieurs stèles. Voir aussi S. West, *Sesostris Stelae, cit.*, 118 n.6.

¹⁴² Voir aussi S. West, *Herodotus' Portrait of Hecataeus*, JHS, CXI, 1991, 154.

est difficile de croire que cet apport a été stimulé par le signe graphique qui rendait ἀεδοῖα γυναῖκὸς sur les stèles de Sésostri III de Nubie - qu'il l'a vu soit sur les copies des inscriptions des prêtres, soit sur quelque stèle, qui avait été apportée autrefois à Memphis - , signe qui, se trouvant aussi sur les stèles égyptiennes de Beth-Shan de Palestine, l'a fait croire qu'il pouvait invoquer ces monuments pour soutenir le récit des prêtres de Memphis¹⁴³.

Nous considérons que l'explication est beaucoup plus simple. L'idée que l'illustration des conquêtes de Sésostri par la présence sur ses stèles du signe graphique pour l'organe génital féminin aurait dû vraiment exister dans le récit des prêtres égyptiens. Hérodote ou sa source a vu l'image de ce signe. Celui-ci a été distingué par Hérodote ou par son informateur sur les stèles égyptiennes de Syrie-Palestine, et alors il a cru que ces stèles exemplifient le récit des prêtres memphites. Mais, parce qu'il ne connaissait ni la langue ni l'écriture égyptiennes, il n'a pu se rendre compte que sur les stèles de Nahr el-keleb ou, plutôt sur celles de Beth-Shan, l'inscription ne mentionnait pas le nom de Sésostri, mais le nom des autres pharaons. Cette inadvertance nous démontre une fois de plus, s'il était nécessaire, que dans le *logos* égyptien, Hérodote a synthétisé des sources très inégales du point de vue qualitatif. Dans ce cas-ci, ces sources, certes erronées, l'ont déterminé croire que toute inscription égyptienne de Syrie Palestine peut être associée à la présence de Sésostri dans cette région et, implicitement, aucun pharaon n'a mené des guerres si loin au nord, pour pouvoir prétendre la paternité de ces inscriptions¹⁴⁴.

On pourrait faire des considérations similaires sur les monuments d'Ionie. En étant originaire de l'ouest de l'Asie Mineure, on pourrait croire qu'Hérodote a vu personnellement ces monuments. Dans ce cas, les incompatibilités entre la description de ces monuments et la réalité du terrain ont une explication dans le fait que l'historien n'a pas pris des notes sur place, et, au moment de la rédaction de la légende de Sésostri, il a recouru à sa mémoire qui l'a un peu trahi. Mais, à la différence des stèles de Syrie Palestine, Hérodote ne dit pas *expressis verbis* qu'il a vu ces τύποι d'Ionie et alors les inadvertances devraient être mises sur le compte de ses sources grecques, qui ont observé et reproduit ces monuments sans une préoccupation spéciale pour l'exactitude de la

¹⁴³ Voir C. Obsomer, *Les campagnes de Sésostri*, cit., 122 sqq.

¹⁴⁴ Cfr. S. West, *Herodotus' epigraphical interests*, cit., 300; eadem, *Sesostris Stelae*, cit., 118.

description. Il s'agit de plusieurs sources contradictoires conformément au même chapitre 106, où l'historien polémique avec ceux qui croyaient que les reliefs d'Ionie présenteraient Memnon et non Sésostris.

Aujourd'hui, il est difficile de dire quelles auront été ces sources. Selon O. Kimball Armayor¹⁴⁵, il est douteux qu'Hérodote ait voyagé sur les routes à l'intérieur de l'Asie Mineure et qu'il ait examiné les monuments de Sésostris de Karabel, ou dans n'importe quelle autre partie de l'Ionie¹⁴⁶. Il a été informé sur ce monuments plutôt des sources grecques, d'origine cartographique, logographique ou poétique. Le savant américain croit trouver une telle source dans la personne de l'iambographe Hipponax d'Éphèse, de la deuxième moitié du VI^e siècle av. J.-C.¹⁴⁷, qui, dans un fragment incomplet de cinq vers figurant dans une scolie marginale du traité *Sur les mètres* de Jean Tzetzés, dans la reconstitution de Theodor Bergk, dit:

Téare [...] deúeie tçn' ἄπὶ Smúrnhß
 æqù¹⁴⁸ dià Ludôn parà tòn 'Attálew túmbon
 kaì sêma Gúgew kaì [Sesý]str[ioß] stêlhn
 kaì mnêma Twtoß Mutálibi pálmudoß,
 pròß flion dúnonta gastéra tréyaß.¹⁴⁹

La leçon de Th. Bergk implique le fait que la légende de Sésostris, avec son interprétation erronée des monuments de Karabel, était connue aux Grecs beaucoup plus avant Hérodote. Si l'on juge selon la littérature

¹⁴⁵ O. Kimball Armayor, *Sesostris and Herodotus, cit.*, 72-73.

¹⁴⁶ Le savant américain comptait surtout sur W. Ramsay, *Historical Geography of Asia Minor, cit.*, 60-61, qui a parcouru toutes les routes importantes de l'Asie Mineure, les *Histoires* à la main, en concluant qu'Hérodote n'a pas traversé la péninsule, en préférant voyager sur mer. Voir aussi J. Garstang, *The Hittite Empire*, London, 1929, 178; A.W. Lawrence, *Herodotus*, London, 1935, 118; K. Bittel, *Die Reliefs am Karabel bei Nif (Kemal Paçal)*, AfO, 13, 1940, 189 sq.; L. Casson, *Travel in the Ancient World*, London, 1974, 72 sqq.; G. Bean, *Aegean Turkey, cit.*, 57.

¹⁴⁷ Pour la vie et l'activité d'Hipponax, voir O. Masson, *Les fragments du poète Hipponax*, Paris, 1962, 11 sqq. Le Marbre de Paros, *FgrHist* 239, F 42, et Pline l'Ancien, *HN*, XXXVI, 5, lui fixent son acmé dans l'année 540 av. J.-C.

¹⁴⁸ ἴϙι, dans la variante de O. Masson, fr. 42.

¹⁴⁹ Th. Bergk, *Poetae Lyrici Graeci*⁴, Leipzig, 1882, fr. 15; M.L. West, *Iambi et Elegi Graeci*, Oxford, 1971, fr. 42. Dans la traduction anglaise acceptée par O. Kimball Armayor, 72, ces vers disent: «Traverse, then, the whole road to Smyrna. Cross through Lydia past the tomb of Attales and the monument of Gyges and the stele of Sesostris and the memorial of the great king Tos at Mytalis, turning your belly toward the setting sun».

grecque postérieure à Hipponax arrivée jusqu'à nous, cette légende est restée inconnue à d'autres écrivains, pour être ranimée après presque un siècle par l'historien d'Halicarnasse. Reconstitué de cette manière, ce fragment d'Hipponax entre en contradiction avec tout ce qu'on a dit jusqu'à présent sur le message de la légende sésostrienne, adressé également aux Égyptiens qu'aux étrangers de la période de la domination perse sur l'Égypte car, à ce point de l'évolution de cette légende, Sésostris est devenu le symbole de la supériorité des Égyptiens par rapport aux conquérants perses, et l'étendue de son empire, plus grande que celle de l'empire perse à l'époque de Darius I^{er}, le principal argument de cette supériorité.¹⁵⁰ Or, si Hipponax avait connaissance des stèles de Sésostris d'Ionie vers 540 av.J.-C., il anticipait la propagande égyptienne antiperse avant que l'Égypte soit conquise par les Perses (525 av.J.-C.), ce qui est une absurdité. Plus encore, tout ce qu'on connaît sur l'évolution de la légende sésostrienne dans la littérature grecque et latine d'après Hérodote, ne laisse pas deviner que cette légende avait été racontée par un écrivain antérieur à l'historien d'Halicarnasse. En réalité, Bergk et ceux qui l'ont suivi ont abusé de ce texte mutilé d'Hipponax, puisqu'ils ont lu dans la troisième ligne [Sesý]str[ioß], en invoquant même Hérodote, II, 106, tandis que les manuscrits présentent Megástru .. , qui est un *hapax legomenon*.

Certes, l'origine éphésienne d'Hipponax, qui suppose une bonne connaissance de la région natale, les conseils adressés au personnage anonyme sur un ton ironique¹⁵¹, qui devait voyager à travers la Lydie de l'est à l'ouest, mais surtout l'indication que sur cet itinéraire passera auprès d'une stèle, rendent plausible l'hypothèse que le poète se référait à l'une des stèles de Karabel, stèles qui, selon aussi le récit d'Hérodote, se jouissaient d'une certaine renommée. Mais rien de ce fragment ne permet l'hypothèse qu'à l'époque d'Hipponax on avait construit la spéculation erronée que ces stèles sont le témoignage des victoires de Sésostris en Asie. L'expression megástru stélhn n'est pas intelligible, parce que, d'une façon évidente, elle est corrompue, le premier terme étant dépourvu de la syllabe finale. Elle n'est devenue intelligible ni après les différentes tentatives, toutes échouées, de lui rendre la forme originale¹⁵². Quant à cette difficulté du texte on n'a pas offert jusqu'à présent une explication acceptable. Une autre explication supplémentaire

¹⁵⁰ Voir aussi S. West, *Herodotus' Portrait, cit.*, 154.

¹⁵¹ Voir l'expression *gastéra tréyaß*, la ligne 5.

¹⁵² Pour ces tentatives voir, O. Masson, *Les fragments, cit.*, 132-133.

serait la présence des noms propres rares, qui, vu leur rareté, ont été maltraités par les copistes. Ces obscurités ont été probablement accentuées par la tradition manuscrite défectueuse¹⁵³

De la discussion sur les stèles de Sésostris, a résulté le fait que, dans cette matière, Hérodote n'a pas passé l'épreuve de la véracité. En dépit de cette circonstance, dans le plan général de la problématique des commencements de l'historiographie grecque, son attitude est pleine de sens. Ce qui est positif dans sa démarche historiographique est le fait d'avoir procédé à des investigations, à la suite desquelles il a considéré nécessaire soutenir la légende par des arguments qui ne s'y retrouvaient. On peut supposer que dans la variante des prêtres memphites, l'idée que l'empire de Sésostris avait été plus étendu que celui de Darius I^{er}, devrait être argumentée d'une façon quelconque. On peut supposer aussi que l'idée que les limites de cet empire ont été marquées par certains monuments aurait été présente dans la légende égyptienne. Mais le choix des monuments n'a pas été faite par les Égyptiens, qui se seraient rendu compte de leur inadéquation, mais par Hérodote. Nous pouvons lui reprocher l'échec de son choix, mais la méthode suivie était la seule possible.

L'essai d'Hérodote de soutenir la légende égyptienne à l'aide des stèles de Syrie Palestine et par l'intermédiaire des figures d'Ionie a dépassé certainement ses possibilités d'information, et nous y voyons la cause principale de son échec. En ignorant l'écriture et la langue égyptienne, ou, s'il n'a pas vu personnellement ces monuments, en appelant aux informateurs qui prétendaient seulement savoir ces choses, il a invoqué des faux arguments. Cette ignorance ou la confiance trop grande accordée à ses sources, l'a déterminé croire que les inscriptions

¹⁵³ O. Masson, *Les fragments*, cit., 65 et 129-134; C. Obsomer, *Les campagnes de Sésostris*, cit., 137 n.488; S. West, *Sesostris Stelae*, cit., 119 n.15; W. Kendrick Pritchett, *The Liar School of Herodotus*, cit., 107 sq. Dans la traduction d'Olivier Masson, le fragment 42 d'Hipponax sonne de la manière suivante: «... (prends?) la route qui mène à Smyrne. Va, à travers le pays de Lydiens, en longeant le tombeau d'Attalès, et le monument de Gygès, et la stèle de ..., et la sépulture de Tôs, le *palmus* Mutalide (?), ayant tourné ta panse vers le soleil couchant». Cette version, plus prudente que celle acceptée par O. Kimball Armayor, ne traduit pas le mot *pálmus*, un calque d'après le lydien *qalmlu*, attesté encore une fois chez Hipponax., fr. 3. Ce mot est traduit par Jean Tzetzès, *Hist. V*, 455 sq., par le syntagme *basileûs | súmpas*. Sur *pálmus*, voir O. Masson, cit., 10; R. Gusmani, *Lydisches Wörterbuch*, Heidelberg, 1964, s.v. *qalmlu*; C. Talamo, *La Lidia arcaica*, cit., 129.

hiéroglyphiques étaient spécifiquement égyptiennes, et la présence de cette écriture à Karabel, dans une aire où l'écriture épigraphique normale était celle cunéiforme – dans le terminologie d'Hérodote, IV, 87, 'Assúria grámmata - une preuve de la présence de Sésostris dans cette région¹⁵⁴.

*

*

*

Le récit d'Hérodote sur les réalisations sans égal du roi Sésostris tout comme sur ses successeurs, Phéron et Protée, nous a offert quelques éléments qui nous ont permis de faire certaines considérations, tant sur sa crédibilité que sur sa manière de s'informer. L'analyse de cette narration met en évidence également la difficulté d'une telle recherche, puisque le père de l'histoire, même s'il déclare souvent qu'il ait rendu les choses entendues, auxquelles il a ajouté des choses vues par lui-même, ne nous dit rien sur la manière dont il a enregistré ses informations, sur sa façon de les conserver, sur le moment de la rédaction de son oeuvre et s'il a révisé des parties du texte ou le texte dans sa totalité, et pourquoi.

Ainsi, en nous limitant aux trois rois, les informations offertes par Hérodote, restent-elles crédibles? Et dans quelle mesure? Si nous nous situons dans la posture de l'historien moderne, bénéficiaire d'une longue activité de perfectionnement des bases théoriques et documentaires du domaine spécifique de travail, dont le début peut être repéré, *grosso modo*, même pendant la vie de l'historien, alors nous devons accepter le point de vue de Detlef Fehling¹⁵⁵ et dire que les choses apprises du II^e livre, 102-120, d'Hérodote, ne sont pas conformes à la vérité et lui refuser la qualité d'historien, et dans son oeuvre voir une sorte de narration libre, inspirée d'un passé brumeux. Si nous en procédions ainsi, nous exclurons nous-mêmes de la catégorie des historiens, puisque, de cette manière, nous ignorerions le fait incontestable qu'Hérodote a écrit pendant une certaine époque historique et ayant à sa portée certaines

¹⁵⁴ C. Nylander, *ASSURIA GRAMMATA. Remarks on the 21st Letter of Themistocles*, *Opuscula Atheniensi*, 8, 1968, 119-136, qui montre que 'Assúria grámmata se réfèrent, comme on voit de Thuc. IV, 50, 2, aussi à l'écriture araméenne. Voir aussi S. West, *Sesostris Stelae*, *cit.*, 119; Th. Harrison, *Herodotus'Conception*, *cit.*, 2.

¹⁵⁵ D. Fehling, *Herodotus and his "sources"*, *cit.*, surtout 11, 154 sq., 214 sq.

possibilités d'information. Arnaldo Momigliano¹⁵⁶ a attiré l'attention, à juste titre, que ce qui différencie fondamentalement Hérodote de Thucydide, avec lequel il a été souvent comparé, c'est le type d'histoire professé. Pendant qu'Hérodote ait écrit sur un passé auquel il n'a pas participé et qu'il ne pouvait pas évoquer qu'avec les moyens de son temps, Thucydide a écrit sur un passé achevé de son vivant, et souvent sous ses yeux, ayant la possibilité, de cette manière, en se jouissant aussi d'un sens critique qui l'honore, de réaliser une oeuvre qui répond aux exigences nombreuses demandées aujourd'hui à un écrit historique. Mais lorsque l'auteur de *La Guerre de Péloponnèse* a fait référence à un passé un peu plus éloigné de son propre peuple, les arguments invoqués, qui paraissent, à quelqu'un moins accommodé à l'histoire grecque, convaincants et de bon sens, en réalité trahissent la méconnaissance et l'incompréhension de ce passé. Ainsi, (I, 10, 1-2), en jugeant selon les monuments vus pendant son temps, il croyait que Mycène du V^e siècle était essentiellement la même chose avec Mycène du temps d'Agamemnon, en ignorant donc toutes les transformations souffertes par la cité pendant les époques ultérieures. De même, en parlant de la purification de l'île Dèlos par les Athéniens, en 426/425 (I, 9, 1 et III, 104, 1-2), il dit que plus de la moitié des tombeaux étaient cariens, mais, en réalité, conformément aux découvertes archéologiques de l'île avoisinante Rhènea où les ossements et le mobilier funéraire ont été transférés, ils étaient grecs, ce qui prouve qu'il ne connaissait pas les caractéristiques de la civilisation de son propre peuple de l'époque géométrique¹⁵⁷, à une distance temporelle par rapport à lui de trois ou quatre siècles, une «faute», toute aussi impardonnable que, par exemple, l'anachronisme d'Hérodote de II, 125, où, en parlant de la façon dont on a érigé la pyramide de Chéops, jadis, presque 1150 ans auparavant, il dit que pour cette construction on a utilisé le fer. Certes, pour les cas analysés nous avons tous les motifs de mettre en doute l'historicité des faits de

¹⁵⁶ A. Momigliano, *Il posto di Erodoto nella storia della storiografia*, publié dans le volume du même savant, *La storiografia greca*, Torino, 1982, 138-155. Voir aussi O. Murray, *Herodotus and Oral History*, in H. Sancisi-Weerdenburg, A. Kuhrt (éds.), *Achaemenid History II: the Greek Sources*, Leiden, 1987, 93-115; R.L. Fowler, *Herodotus and his Contemporaries*, JHS, 116, 1996, 80-86; M. Vasilescu, *Les pharaons Sésostris, Phéron et Protée*, cit., 86.

¹⁵⁷ R.M. Cook, *Thucydides as Archaeologist*, ABSA, 50, 1955, 266-270; M. I. Finley, *Myth, Memory, and History*, *History and Theory*, IV,3, 1965, 289 sq. (=M.I. Finley, *Mythe, mémoire, histoire. Les usages du passé*, trad. par J. Carlier et Y. Llavador. Paris, 1981, 21 sq.).

Sésostris, l'existence des pharaons Phéron et Protée, nous pouvons faire des spéculations infinies sur la méthode de travail, sur les voyages et sur les sources d'Hérodote, mais, ce qui reste positif dans sa démarche, est le fait de nous rendre, avec les moyens de son temps et à travers le philtre de sa personnalité puissante, quelque chose du passé égyptien. Et cela ce n'est pas la moindre des choses*.

* Pour la réalisation de cette étude j'ai bénéficié de facilités offertes par les bibliothèques des universités de Konstanz, Freiburg am Breisgau, Bari et Naple, de l'École Française d'Athènes, de la Scuola Archeologica di Atene e delle Missioni italiane in Oriente, de Deutsches Archäologisches Institut (Römische Abteilung). Je remercie à cette occasion aussi les professeurs W. Schuller de l'Université de Konstanz, R. Striccoli de l'Université de Bari pour leur concours. Je remercie également au Monsieur G.R. Tsetskhladze et aux collègues O.N. Bounegru, A. Poruciuc et L. Bîrlița pour les nombreux livres et articles qu'ils m'ont procurés. M. Alexianu a corrigé et révisé le texte, mais la responsabilité pour les éventuelles erreurs revient entièrement à l'auteur.